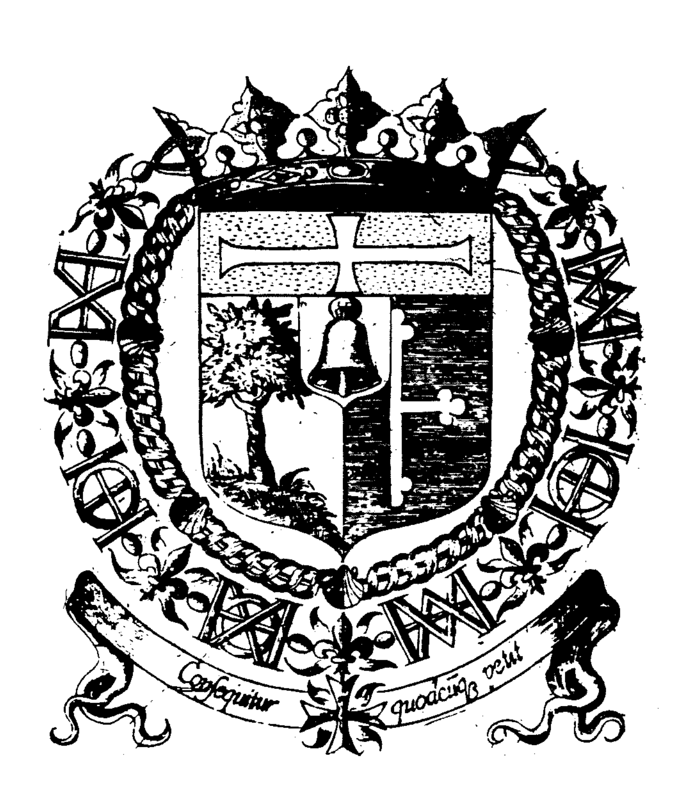
Les vers de M de PEREZ



UNIVERSITE TOULOUSE-LE MIRAIL

UNIVERSITE TOULOUSE-LE MIRAIL
Collection SUD – 1983 – 2

Service des Publications de l'Université de Toulouse-le Mirail

LES VERS

DE Mr. DE PÉREZ

MIS AU JOUR

& P.P. J.-C. DINGUIRARD

I.S.B.N. 2-85816-037-6

INTRODUCTION

Que faire d'une bouteille à l'encre ? -La jeter à la mer!... Ces quelques lignes auxquelles me borne mon ignorance, j'ai l'optimisme de croire qu'elles vont trouver des lecteurs, et même qu'ils voudront compléter notre information sur un poète-musicien gascon de la fin du XVIe siècle, que les instruments bio-bibliographiques courants paraissent ignorer.

*

* *

Les vers qu'on va lire sont tirés d'un manuscrit que nous croyons inédit. Il s'agit d'un registre de papier de 155 x 194 mm. qui a été rogné, car certaines lignes, plutôt d'ailleurs dans le bas des pages que dans leur haut, ne subsistent plus que par quelques mots, voire par de simples hastes de lettres. Découvert parmi un lot de brochures, ses membres épars ont été rassemblés et forment aujourd'hui un ensemble de 194 pages, sans lacune apparente, mais dont on ne saurait évidemment garantir qu'il nous soit parvenu complet.

Outre plusieurs pages blanches[1], le manuscrit contient un peu plus d'une centaine de textes. Surtout des poèmes, la plupart en français. L'écriture[2] présente (avec les états intermédiaires attendus) trois modules principaux : une cursive du type répandu sur la fin du XVIe siècle, une calligraphie italique assez réussie, et enfin une odieuse tachygraphie, comme seuls ces temps eurent le génie d'en griffonner. Les abréviations sont assez fréquentes, mais sans aucun mystère; nous signalons par des italiques leur résolution, mais nous avons tenu à conserver la perluète, miraculeusement parvenue jusqu'à nos usages typographiques, et qui ne saurait donc déconcerter aucun lecteur moderne.

Nos retouches au texte se sont généralement bornées à la distinction d'*i* et *j*, respectivement *u* et *v*; à l'imposition d'accents sur les quelques mots où il importait de lever une possible ambiguïté; à la réunion, ou au contraire à la séparation de quelques termes (*cest* a parfois dû être transcrit *c'est*, et vice-versa...) : toutes manipulations que, passée la première pièce, nous nous dispenserons même de signaler dans l'apparat philologique, tant leur intérêt est mince. Au contraire, nous y mentionnons toujours les cas -mais ils sont rares- où nous

---

1. Une feuille de garde, ainsi que les pages 32-36, 52, 120-124, 137, 167-168, 189 et 194 sont restées vierges.
2. Je mets à part les pièces 68 et 69, qui me paraissent écrites d'une autre main.

avons corrigé ce qui nous a paru constituer d'évidentes inadvertances. A ceci près, nous avons cru pouvoir respecter les habitudes graphiques de l'auteur : l'absence de cédille (il ne la connaît que lorsqu'il écrit en espagnol), *ceur* et *langeur* (pour *coeur, langueur*), *primtems* et quelques autres écarts par rapports à nos normes actuelles ne constituent pas des obstacles sérieux à une lecture satisfaisante des textes français.

*

* *

L'auteur[1] s'est nommé à diverses reprises. Il s'appelait *Pérez*, ou peut-être *de Pérez*, et il était Gascon[2]. De quelle région, c'est ce qu'il ne nous apprend pas; heureusement son manuscrit offre trois poèmes en dialecte[3] qui permettent de préciser. Les voici; nous avons cru utile -d'autres que les occitanistes s'intéresseront peut-être à eux- de les faire suivre d'une traduction.

---

1. Il serait sans doute plus exact de parler du *compilateur* du manuscrit, puisque tous les vers qu'il contient ne sont pas de Pérez. Ce dernier en effet a inséré dans ses tablettes (le procédé était alors très courant) quelques pièces dues à d'autres. Pour des raisons que nous donnerons à leur place, il nous a paru nécessaire de donner l'une de ces pièces (notre n° 85), bien qu'elle ait été recueillie parmi les oeuvres du cardinal du Perron. Nous nous sommes au contraire dispensé d'imprimer ici et le sonnet gascon de du Bartas (v. infra, note 3), et *Le tombeau de Bussi d'Amboise*, attribué à Pibrac, qu'offre encore le manuscrit. Il est enfin vraisemblable que d'autres textes encore auraient dû être écartés de la présente publication comme n'étant pas de Pérez : mais nous n'avons pas su les identifier.
2. Le nom de *Pérès*, *Pérez*, qui correspond en somme au français *Despériers*, n'a rien de rare en Gascogne. Vers la Renaissance, c'était même, localement, un anthroponyme illustre : Charles SAMARAN a étudié la vie d'un Guillaume Pérès, de Condom, qui fit une brillante carrière dans l'Eglise au XVe siècle; un Isaac de Pérès nous a laissé une chronique de Nérac qu'un de ses descendants a, sur la fin du siècle dernier, miraculeusement sauvée des mépris ancillaires et publiée ;et la sagacité de Léonce COUTURE enfin a su reconnaître un Pérez dans le *Guillaume Pereris* dont Belleforest fait le plus bel ornement du Castéra-Lectourois (il semble qu'il ne s'agisse pas du cardinal qui avait retenu l'attention de SAMARAN, mais d'un homonyme). *
3. Un quatrième texte gascon y est à vrai dire transcrit, c'est le sonnet de du BARTAS

Ha! chaton mauhazec, ha! traidou balesté

qu'on trouve à la page 60 du manuscrit. Il est certes intéressant d'avoir ainsi un témoignage sur la diffusion de ce poème, et sur la célébrité dont il jouissait parmi les Gascons qui se piquaient de littérature; il nous a toutefois paru inutile de donner ici ce texte. D'une part en effet la leçon ne s'y écarte à aucun moment de la version canonique; et d'autre part, la langue de du Bartas ne nous est évidemment d'aucune aide pour déterminer la région d'origine de Pérez.

* Les références des ouvrages, auxquels on renvoie ici par la simple mention du nom de leur auteur, figurent à la fin de la présente publication.

I.

L'aire, lou ceu, la terra ni la ma, [59]
Ni tout ço qu'etz en etz poden compréne
Non saberen, mastressa hebz entené
Quing é lou mau que iou é per trop's ama.

Jou bioui, mans lou bioué m'es ama :
Jou bei qui m'ard et nou'm pousqui dehené,
Et lou lén co biera coum bera cené
En poc de temps, s'atau loum' hetz crema.

Més tant qu'en terra on begia bestia nescé,
Auzetz en l'aire, et pescis en la ma,
Et per lou ceu las estelas parescé,

Deugoussy iou mouri, ioubs boly ama :
Et nou haran qu'aquera amou iou leisce
L'aire, lou ceu la terra ni la ma.

L'air non plus que le ciel, la terre ni la mer |2 Ni tout ce qu'en leur sein ils peuvent tous comprendre |3 Ne parviendraient, maîtresse, à bien vous faire entendre |4 Combien grand est mon mal, de par trop vous aimer.

Si je reste vivant, le vivre m'est amer : |6 Je vois bien qui me brûle et ne puis me défendre, |7 Et mon coeur ne sera bientôt que pure cendre |8 Si vous persévérez ainsi à l'enflammer.

Mais tant que sur la terre on verra bêtes naître, |10 Des oiseaux par les airs, des poissons en la mer, |11 Et encor dans le ciel les étoiles paraître,

En dussé-je mourir, moi je veux vous aimer : |13 Et ne me feront pas de mon amour démettre |14 L'air non plus que le ciel, la terre ni la mer.

---

1. *Laire*.- 2. *co*.- 3. *maestrezze* avec le premier e barré et *ssa* surmontant *zze*.- 4. *Qu'ing*. 8. *si atau* avec i biffé; *l'oum'* avec première apostrophe barrée.- 10. *Laire*.- 14. *Laire*.

II.

Quand lou soreil daurat be esconé sa facia [76]
De joutz la nosta mai, tout lou bestia gauious
Se repausa & s'endrom, & iou per mas amous
Jaméz non cluqui l'oueil per sauneïa sa gratia.

Et puich quand lou lugra nous descubris la tracia
Deu joun cla, tout adés commençan mas doulous
Et mous pensamens holz, malastrucz et traydous
Me hen despita'u joun & sa lusenta facia.

Quand (praubé) iou nou soun costa l'oueil aberit
De l'amou qu'em murtris, & daquet bet esprit
Qu'abioua de sa lux la mia amna meschina.

Jou mori milla cops; & malhurousament,
Son bet oueil me murtris & me donna turment
Quand costa dét, jou soun trop prop de ma ruina.

Quand le soleil doré dissimule sa face |2 Sous notre mère à tous, la brute sans problème |3 S'apaise et s'assoupit; mais moi celle que j'aime |4 M'interdit le sommeil, tant m'obsède sa grâce.

Et puis lorsque Vénus nous annonce la trace |6 Du clair jour, aussitôt de douleur je m'emplis; |7 De funestes pensers, dans leur traître folie, |8 Me font haïr le jour et sa brillante face.

Lorsque hélas! je ne suis près de l'oeil malicieux |10 De l'amour qui me tue, et de l'esprit radieux |11 Dont l'éclat donne vie à mon âme enfantine.

14 Je meurs mille fois; et malheureusement, |13 Son bel oeil m'assassine et me met au tourment : | Tant près de lui je suis au bord de ma ruine.

---

1. le soreil avec e biffé dans l'article, que surmonte lou .2. ani barré avant lou bestia .- 4. loueil .- 6. cõmencan . 7. Virgule après malastrucz . 9. loueil . 10. lamou .- 11. de sa lux au dessus d'aut' estrem barré; mioua avec ou biffé; arma barré, au dessus d'abord arm biffé, puis amna .

Laire, lou ceu, la terra ni la ma
Ni tout co qu'etz en etz poden comprene
Non saberen maestressa hebz entene
Zu'mo é lou mau que iou é per trop's ama
Jou bioui mans lou bioue m'es ama
Fon bei qui ni'ard et nou'm pousqui defene
Et lou men co biera coum bera cene
En poc de temps s'atau l'oum' hetz crema
Més tant qu'en terra on beoia bestia nesce
Auretz en laire, et pescis en la ma,
Et per lou ceu las estelas paresce:
Deugoussy iou mouri ioubs boly ama
Et nou haran qu'aquera amou iou lesce
Laire, Lou Ceu, La terra, ni La ma.

Quand lou soreil daurat be escone sa facia
De soutz la nosta mai tout lou bestia gauions
Se repausa & s'endrom, & iou per mas amous
Tamez non cluqui loueil per sauneia sa oratia
Et puich quand lou lugra nous descubris la tracia
Deu soun cla, tout adés comencan mas doulous
Et mous pensamens holz, malastrucz, et traydous
Me hen despita'u soun & sa lusenta facia
Quand (praube) iou nou soun costa loueil aberit
De lamou qu'em murtris, & daquet bet esprit
Qu'abiona de son luz la mia arma meschina
Sou mori milla cops & malhurousament
Son bet oueil me murtris & me donna turment
Quand costa dét sou soun trop prop de ma ruina.

III.

O pay qui de ta man lou ceu portolux mies; [191]
Qui Neptuni berai, de ta man la ma abies;
Qui hez terretruma, & de qui la gran boux
4 Deus correz ÆEolicz ten lou licot sa-ioutz,
Leuam d'assi, Segno, hem' puia per ta gracia
Au seti desirat de ta lusenta facia.

Toy qui guides le cours du ciel porte-flambeaux,
Qui, vray Neptune, tiens le moite frein des eaux,
Qui fais trembler la terre, et de qui la parole
4 Serre et lasche la bride aux postillons d'Æole :
5 Sors-moi d'ici, Seigneur, hausse-moi par ta grâce | 6 Au trône désiré de ta brillante face!

---

4. saioutz .- 5. Leuem avec le second e transformé en a ; dassi .- 6. h barrée devant facia .

*

* *

Je ne suis pas en mesure de garantir que les sonnets sont des compositions originales, et non des traductions ou des imitations: mais la troisième pièce pose un problème. Sa source est évidente; je ne crois pas cependant qu'on puisse attribuer à Pérez le projet de traduire la première *Sepmaine* de du Bartas en son entier : car il s'écarte de son modèle dès le cinquième vers (du Bartas toutefois a encore *Esleve a toy mon ame,* (...) *O Pere*). Mais à confronter les deux versions, on ne peut manquer de s'interroger : sans parler même de Pérez, du Bartas ne pensait-il pas en gascon ? Du Bartas ne s'est-il pas cruellement trompé lorsqu'il a choisi de s'exprimer en français ?

La question pourra paraître plus neuve qu'elle n'est réellement. C'est que les éditeurs de la *Sepmaine* sont généralement peu au fait des subtilités méridionales : U.T. Holmes prend l'Adour pour le Doubs, et Y. Bellanger place Foix en Béarn, prenant même le risque de parler de *languedocisme* à propos du grand Gascon... Les mérites de leurs éditions n'en sont pas amoindris; mais on conçoit que leur problématique n'ait pas tenu compte d'une réalité langagière importante, celle du français régional de Gascogne. A mes yeux c'est cette réalité qui rend compte de certains manques de tact qu'on reprocha à la langue de du Bartas (dont, justement, les *postillons* d'Eole!); peut-être d'ailleurs est-ce encore elle qui pourrait expliquer certaines des plus heureuses réussites de son style...

Quoi qu'il en soit, il vaudrait la peine d'étudier de près les réappropriations gasconnes dont fit l'objet du Bartas. Je rappelle à ce sujet que le *Moutet 244* de Voltoire,

Pigré si tu bos plan apprené ta lixou,
Va bésé la hormyq, va bésé l'herissou,

loin d'être une originalité de notre parémiographe, est pris tout cru au VIIe Jour de la *Sepmaine* :

647. Paresseux, si tu veux apprendre ta leçon,
Va-t-en à la formy, va-t-en au herisson.

Les très beaux (je crois) poèmes gascons de Pérez nous étaient l'occasion de redire ceci, qui passe sans doute trop inaperçu.

Pierre Bec et Christian Anatole (comment aurions-nous négligé de faire appel ici à leur incomparable érudition ?) ont bien voulu nous rassurer quant au caractère inédit des poèmes gascons qui précèdent, et qu'il n'y a donc aucune raison de ne pas croire de Pérez. Or le report sur la carte des traits dialectaux de la langue de ces pièces assigne à leur auteur une origine relativement précise dans la Gascogne linguistique[1] : il ne pouvait guère être originaire que d'une région qui comprend la partie du Tarn-et-Garonne qui se situe sur la rive gauche de la Garonne, le quart nord-est du département du Gers et le petit morceau de Haute-Garonne qui leur est contigu. Il paraît vain de demander à la linguistique une localisation plus précise que cette Gascogne toulousaine; elle paraît d'ailleurs confirmée, voire précisée, par certaines des allusions historiques que l'on peut tirer des toutes premières pièces du manuscrit : ces dernières semblent bien suggérer que Pérez était originaire du bas-Comminges ou du Savès.

*

* *

Si l'espace d'origine de Pérez se laisse ainsi à peu près circonscrire, on remarquera qu'en compensation ses voyages sont fréquents[2]. On a même l'impression d'un homme toujours en mouvement, au cours de la période, en définitive fort brève, au cours de laquelle fut rempli le manuscrit -soit entre 1585 et 1590, à peine un lustre. Mais cette durée demande à être vérifiée.

Une allusion à Marie Stuart captive dans la première pièce situe le texte avant février 1587, date de l'exécution de la malheureuse princesse, et sans doute même avant novembre 1586, où l'on lui signifia son arrêt de mort. Dès son titre, cette pièce initiale permet en outre, par approximations successives, de resserrer la fourchette chronologique. Elle est en effet adressée au duc d'Epernon, et l'érection en duché de la châtellenie d'Epernon ne remonte qu'à 1581 : avant cette date on ne saurait donc parler que de Jean-Louis de Nogaret de La Valette (1554-1642). Que l'archimignon d'Henri III ait en outre la charge de gouverner Boulogne-sur-mer permet encore d'avancer un peu : encore que plusieurs l'en créditent à la date de

---

1. Des formes comme d e j o u t z , a b i o u a excluent formellement tout le sud-ouest de la Gascogne. Pour parvenir à une localisation plus précise, nous avons reporté sur la carte les formes verbales du gascon de Pérez. Le lecteur désireux de vérifier nos conclusions devra donc se reporter à l'Atlas d'ALLIERES, en particulier aux cartes 1818, 1845, 1869, 2008, 2026, 2052 etc.
2. Le premier texte est écrit dans le Toulousain, mais dès le second Pérez se trouve à Metz. Au fil d'allusions à peu près claires, on note ensuite sa présence à Paris, à Boulogne-sur-mer (?), en Angleterre, à Nanteuil, en Italie, de nouveau à Paris et encore en Italie...

1583[1], ce n'est bel et bien qu'en novembre 1585 que d'Epernon ajouta Boulogne à sa collection de gouvernements. L'événement semble d'ailleurs avoir été entouré d'une certaine discrétion : L'Estoile ne le mentionne pas, et le 20 décembre 1585, l'ambassadeur du duc de Savoie en est encore à croire qu'Epernon se borne à convoiter Boulogne[2]. Le même observateur nous permet peut-être de comprendre les raisons de cette discrétion : il fallut attendre mars 1586 pour que la remise de Boulogne fût effective[3]. Retards et marchandages n'empêchaient d'ailleurs pas Epernon de se considérer comme le maître de Boulogne : les contemporains ont noté qu'il y fait Grillon son lieutenant (à la citadelle ?) dès février 1586 : la nomination de l'obscur du Bernet paraît même antérieure. A en juger en effet par la place dans le ms. du texte où du Bernet est cité, cette pièce de vers fut écrite avant des cérémonies qui se déroulèrent à Metz en décembre 1585 : il paraît donc que du Bernet dut être délégué à Boulogne par d'Epernon dès novembre 1585, date probable de la pièce 1.

Quant à la date des pièces 2 à 4 : le voyage d'Epernon à Metz, à la mi-décembre 1585 (mais il était annoncé depuis le mois précédent), intrigua fort Lucinge, qui subodorait que complots divers et défiance envers Montcassin en étaient la véritable raison, mais qui paraît avoir tout ignoré du baptême. Cette cérémonie familia-

---

1. Je suppose que la propagation de cette erreur vient du Larousse du XIX[e] siècle, cette providence des chercheurs en panne. Mais LAROUSSE avait des circonstances atténuantes : il n'a fait en somme que répercuter une datation que lui fournissait la plus compétente autorité en la matière, G. GIRARD, auteur de la première des biographies qui ont été consacrées à d'Epernon (on trouvera la date erronée de 1583 à la page 75 du premier volume de l'édition d'Amsterdam).

Or Girard, né en 1597, n'entra qu'en 1619 au service d'Epernon; et c'est sans doute bien tardivement que devait lui venir l'idée de rassembler les souvenirs de son maître : même puisés à la meilleure des sources, ces souvenirs ont pu souffrir d'une certaine imprécision chronologique, et surtout pour ce qui concerne les premières années de la faveur de Jean-Louis de La Valette.

Au demeurant, la date fournie par Girard a fait depuis longtemps l'objet de la rectification appropriée : et c'est bien à novembre 1585 que MOUTON fait remonter l'attribution à d'Epernon de Boulogne-sur-mer (p. 149).

2. LUCINGE[a], p. 253. Il est à peine utile de rappeler l'importance stratégique de Boulogne, et à quel point il devait être vital pour Henri III de placer des hommes de confiance dans des lieux aussi exposés aux entreprises de ses ennemis les plus acharnés. On a vu la marque d'un appétit sans mesure dans le fait que le duc d'Epernon ait le gouvernement de Boulogne et de Metz : c'est oublier que la première de ces villes constituait le centre d'une des régions les plus farouchement acquises à la Ligue, et que la seconde permettait d'affirmer la puissance royale dans un territoire traditionnellement acquis aux Guise. Je ne fais d'ailleurs état de ces considérations que par rapport au recueil manuscrit dont nous avons à nous occuper : il est bien évident que d'Epernon ne pouvait s'occuper en personne de Metz ni de Boulogne. Mais il était contraint d'y placer des hommes de confiance, certes, mais qui soient en outre des hommes de valeur. Du lustre qui rejaillit ainsi sur du Bernet, quelques parcelles atteignent, me semble-t-il, le poète Pérez...

Nota que je donne au lieutenant que d'Epernon expédia à Boulogne le nom de "du Bernet" : c'est cette forme de l'anthroponyme que je trouve en effet chez BESONS, et elle est plus gasconne que la forme "du Vernet" que donnent -pour la même famille- d'autres sources.

3. LUCINGE[b], pp. 107, 113.

le (les Montcassin étaient cousins germains des La Valette) en même temps que politique[1], ni les fastes qui l'entourèrent, ne semblent d'ailleurs avoir laissé de bien vifs souvenirs. La science de M. Jacques Hennequin, professeur à l'Université de Metz, dont j'avais sollicité l'aide pour la datation des fêtes auxquelles Perez participa, a permis de trouver mention de l'événement : "le 14 décembre [1585] Madame de Vaudémont arriva à Metz pour y être commère d'un des enfans de Mons. de Montcassin, qui fut baptizé avec grande magnificence le dimanche ensuyvant 15 dudit moys, estant compère Mons. le duc d'Espernon; et repartit la susdite dame le mardi ensuyvant"[2].

Voici donc, précisée jusqu'au quantième, la date des pièces messines de notre manuscrit : tout indiquent qu'elles suivent, à quinze jours ou un mois de distance, la pièce initiale. Et les autres textes en vers du manuscrit paraissent écrits au fil des jours. Qu'ils suivent bien l'ordre chronologique, nous en avons un autre indice en effet avec la pièce 72, sur la fin du manuscrit, qui fait état, comme d'un événement récent, de la mort d'Henri III (le 2 août 1589) et appelle à l'union autour du futur Henri IV.

Il n'est pas facile de dater les quelques textes qui suivent cette pièce. Très subjectivement, je suis tenté de croire que le manuscrit s'achève très précisément à l'été 1590, car l'avant-dernière pièce qu'il contient est justement cette traduction en gascon du début de la *Sepmaine* que nous avons donnée plus haut,

> O pay qui de ta man lou ceu portolux mies (...)
> Leuam d'assi, Segno, hem' puia per ta gracia
> Au seti desirat de ta lusenta facia,

ces vers -on ne peut s'empêcher d'y songer-, avec la modification déjà signalée de leur final par rapport à l'original, ont tout l'air d'un chant funèbre. Pourquoi ne pas croire qu'avec eux Pérez rendait un hommage plein de tact à du Bartas, qui mourut en juillet 1590 ?

---

1. Il est difficile d'imaginer que la propre soeur de la reine (à moins qu'il ne s'agisse de sa belle-mère ?), un représentant de l'illustre famille lorraine des Savigny (etait-ce le célèbre capitaine ligueur ?) et le "demi-roi" ne se réunirent que pour un baptême qui aurait parfaitement pu se situer à n'importe quel moment, et l'on n'est pas loin de partager les soupçons de Lucinge, d'autant que, comme le remarque J. HENNEQUIN, on ne connaît pas aux Montcassin d'enfant mâle né vers une telle date... Le baptême de Metz aurait-il concerné des enfants déjà grandets, et n'aurait-il été que la couverture de tractations, voire de complots divers ? On sait par ailleurs que d'Epernon profita de son séjour pour ôter à Montcassin (promu gouverneur de la ville) le commandement de la citadelle, qu'il confia à Roger de Comminges, sr. de Sobole.

2. BOUTEILLER, pp. 46 ssq. Que M. J. Hennequin, à qui je suis redevable de cette citation, trouve ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

Qu'advint-il de Pérez après cette date ? Du fait qu'il n'a apparemment laissé aucune trace dans une fin de siècle où les poètes passables ne sont pas monnaie si courante[1] et où *les imprimeurs impriment tout* [2], on est tenté de conclure qu'il mourut alors, et que ses tablettes restèrent enfouies quatre siècles durant parmi d'autres papiers[3]. Rien toutefois ne nous permet d'être affirmatif, et une telle hypothèse n'a pour elle que la vraisemblance : les dernières pièces du manuscrit en effet (si elles sont bien de lui) montrent que Pérez devenait alors un assez agréable poète, et l'on voit mal ce qui l'eût empêché de laisser un petit nom dans l'Histoire des lettres, s'il avait pu continuer à produire.

*

* *

De ce que fut l'homme, nous ne savons que ce que nous apprennent ses poèmes : autant dire à peu près rien, car Pérez fut de ces Gascons (moins rares que ne le laisse croire une légende tenace!) qui poussent la modestie jusqu'à l'effacement.

Il était donc poète et musicien, soit. Mais on peut douter que son métier fût d'écrire des vers ou de jouer du luth : il se reconnaît d'ailleurs lui-même, vis à vis d'un professionnel comme Ballard, un simple talent d'amateur, et on ne le voit jamais solliciter les puissants, ce qui laisse croire qu'il n'avait pas que ses vers pour vivre... Puis Pérez était instruit, connaissant latin, italien, espagnol, peut-être même du grec. De quelques allusions, il paraît résulter qu'on l'a employé comme précepteur ou sous-précepteur dans des familles nobles : s'il accompagne, dans le voyage d'Italie qui couronnait traditionnellement l'éducation des fils de famille, les jeunes seigneurs de Ruffec et de Mortemar, on le voit

1. Peut-être trouverait-on trace de Pérez parmi les auteurs de chansons du temps, puisqu'il semble que la musique, au moins autant que la poésie, le préoccupa. Mais c'est là un domaine que je n'ai pas la possibilité de connaître avec une suffisante précision : je laisse l'exploration à plus compétent que moi, et à qui disposera de bibliothèques mieux fournies en ouvrages spéciaux.
2. L'ESTOILE, I, 437.
3. On notera toutefois que les poèmes de Pérez semblent bien avoir eu un lecteur avant nous. Une main sans le moindre doute plus récente que celle de l'auteur a en effet corrigé dans les premières pièces un certain nombre de vers afin d'en moderniser la langue, et aussi pour en rendre le mètre plus conforme aux règles classiques. Ce même réviseur a d'ailleurs fait subir le même sort au *Tombeau de Bussi d'Amboise*, sans respect pour la mémoire de Pibrac! Et c'est probablement lui encore qui s'est ingénié, ici et là, à modifier ou a faire disparaître certains noms propres -et tout particulièrement celui de Pérez même, qui semble bien remplacé à un moment par celui de *Montagut* (pièce 1, vers 43 var.). Par jeu plus que par indélicatesse sans doute, au XVIIe siècle quelqu'un a lu les vers de Pérez et a tenté de se les approprier. Sans doute ne s'agit-il que d'une coïncidence, mais on ne peut manquer d'être frappé par ce fait que GIRARD rapporte, qu'en 1635 mourut un jeune gentilhomme de la maison de Montagu, nourri page chez le duc d'Epernon (IV, 197)...

aussi attaché un temps à l'éducation de Pompignan et de son frère Monluc, petits-fils du célèbre maréchal : et ce n'est pas le plus mince intérêt historique de ce manuscrit de Pérez, que la perspective qu'il nous entr'ouvre sur la jeunesse du fascinant, et en définitive bien mystérieux personnage que nous connaissons sous le nom de comte de Cramail... Mais si Pérez composait des vers qu'il était capable de mettre en musique (il n'y a pas de raison de lui refuser a priori la partition des *Perses* qui figure dans le manuscrit), faut-il obligatoirement ne voir qu'un sous-précepteur dans ce bretteur qui se vantera d'assassiner les pédants ? A lui voir fréquenter un La Serre et un La Roche, on soupçonnerait plutôt -si nos identifications de ces personnages sont correctes- que, comme eux, il fut Garde du duc d'Epernon, et en tout cas homme d'épée autant, sinon plus qu'homme de lettres.

En effet l'événement saillant de la vie de Pérez n'est pas à chercher dans les fêtes de Metz, dans la révélation de l'Italie, ni même dans ses amours. Le grain de sable qui fit probablement dévier une carrière militaire honorablement amorcée, on est tenté de le trouver dans un meurtre que commit Pérez. Je n'ai pas su découvrir le nom de sa victime. L'Estoile ne mentionne rien qui nous renseigne sur ce sujet, mais il est vrai que si L'Estoile est friand de faits-divers, il est loin de les rapporter tous, même s'ils sont bien parisiens : et par exemple, pour rester dans l'histoire littéraire, il ne signale pas le meurtre de du Mounin, en novembre 1586, auquel pourtant fut peut-être mêlé du Perron... Toujours est-il que Pérez connut la prison (en 1588 ?), et qu'il dut y attendre les lettres d'abolition d'Henri III, souffrant de l'inconfort du lieu, mais non du remords d'avoir abattu "un athée inhumain", un "indague vilain", bref

Un traistre, un pedant, un homme furieux,
Mesdisant, inconstant, mutin, injurieux

(pièce 58) dont il se félicite d'avoir débarrassé la terre!

Il est tentant de reconstituer à partir de là la biographie de Pérez : notre poète n'aura sans doute jamais réellement quitté l'orbite d'Epernon, ou de ses fidèles. On sait combien avait été négligée l'instruction de Jean-Louis de Lavalette : on peut donc croire qu'il eut le mauvais goût de trouver fort bons les vers de la première piece de notre manuscrit, et qu'à leur succès est imputable la commande des pièces 2 à 4, pour le baptême de Metz. Occupé ensuite à des besognes mal définies, mais qui l'amèneront à faire un voyage en Angleterre, Pérez se trouva donc un jour avec sur les bras une affaire criminelle. Est-il téméraire de supposer qu'Epernon sut lui abréger la prison, mais qu'il jugea sage d'éloigner un peu Pérez ? On retrouve en effet ce dernier en province, en un emploi qui n'attire pas l'atten-

tion : et l'on se dit qu'il était évidemment aisé à d'Epernon de lui procurer une place dans quelque famille amie, celle des Monluc d'abord, puis chez les Ruffec[1].

Si nous faisons mourir Perez en 1590, nous le ferions volontiers naître entre 1560 et 1565 : il se dit à l'avril de son âge dans la pièce 45, et à la fin du ms. encore il parlera, comme d'une chose contemporaine, du "plus nayf primtems ... de sa jeunesse" (pièce 84). Une vie très brève, à peu près constamment éloignée de la capitale et même de la France, voilà qui peut encore expliquer que Pérez soit resté aussi longtemps inédit.

Une autre raison est peut-être que ses tablettes contiennent beaucoup de pièces imparfaites : parfois même de simples brouillons que l'auteur avait l'intention de reprendre, et qu'en effet il a quelquefois retravaillés. C'est à cette qualité de premiers jets que l'on est tenté d'attribuer la facture, parfois terriblement négligée, que présentent certains vers. Laissant de côté le rythme de notre poète enjambant et inversant, je songe surtout ici à ses rimes. Bien sûr elles sont souvent normandes, et en même temps aussi gasconnes qu'on pouvait le craindre[2]. Certes, l'époque n'avait pas encore codifié avec une grande minutie le corset serré de la versification classique; mais Pérez s'accorde tout de même de bien vastes latitudes. Sans même relever ce qui n'est probablement que lapsus (ainsi *partie* : *sacrifice* et *esmaillées* : *merveilles* , dans la pièce 72), il faut bien constater que notre poète fait rimer sans le moindre scrupule la consonne mouillée avec la consonne simple (*chandelles* : *merveilles*, pièce 34) et qu'il neutralise avec une commode désinvolture les oppositions de nasales (*mine* : *lime* , pièce 43; *felonne*: *Gascogne*, pièce 58). Admettons pieusement que Pérez n'eût pas manqué de corriger ses simples assonances s'il en avait eu le temps; ou bien encore, qu'il écrivait pour être mis en musique, et que sa versification est dès lors tolérable, puisqu'elle est celle de simples chansons...

---

1. Les relations entre le duc d'Epernon et Philippe de Volvire, sieur de Ruffec, gouverneur d'Angoulême, remontaient fort haut. Lorsque le jeune Nogaret était "monté" à Paris pour tenter d'y faire fortune, le gouverneur d'Angoulme l'avait en effet chargé de dépêches pour le roi; chacun avait ainsi été utile à l'autre, et l'on se souvient que c'est à Angoulême que d'Epernon se retirera après sa disgrâce. Au contraire, je n'ai pas su découvrir les relations qui pouvaient exister entre la famille de Monluc et d'Epernon; faut-il supposer quelque cousinage à la mode de Gascogne ?

2. Nous n'avons aucunement l'intention de procéder à une étude détaillée de la versification de Pérez. Après un survol rapide de la question, il nous semble bien que Pérez en ce domaine ne diffère des pré-classiques de son époque que par ses gasconismes. On notera donc qu'il ne distingue pas entre voyelles brèves et voyelles longues; qu'il considère comme neutralisables les oppositions entre [é] et [è], respectivement [ü] et [œ], etc. Il suffira donc, pour ces problèmes, de renvoyer aux études de G. PELISSIER sur L'Art Poétique de Vauquelin de La Fresnaye, et surtout d'A. BAICHE sur la Judit de du Bartas.

Signalons enfin que Pérez a ostensiblement placé son oeuvre sous l'influence des deux astres poétiques de première grandeur de son siècle, Ronsard et du Bartas. L'admiration qu'il éprouve pour eux va jusqu'à l'imitation, pis : jusqu'à la citation. Je ne prétends évidemment pas que Pérez avec son manuscrit ne nous ait laissé qu'un centon, mais le lecteur complètera aisément la petite liste d'emprunts dont j'illustrerai mon propos :

PEREZ	RONSARD
C'estoit au point du jour quand l'aube [*saffranée* (1, 13)	*C'estoit au poinct du jour, que l'Aube* [*retournée* (II, p. 405)
D'un parrain tres-vaillant et d'un [*pere tres-sage* *Le filz imitera les effects valureux* *L'aigle de l'aigle sort* (II, 9 s.)	*L'aigle de l'aigle naist (...)* *d'un pere valeureux,* *Valeureux comme luy, tu as pris ta* [*naissance* (II, p. 393)[1]
Je meurs pour vous, ma gentille [*mestresse,* *Pour vous je meurs, & si ne vous en* [*chault* (44, 1 s.)	*Dame, je meurs pour vous, je meurs* [*pour vous, ma dame,* *Dame, je meurs pour vous, & si ne vous* [*en chaut* (II, 819)[2]
Depuis sa triste mort, nostre fertille [*terre* *Ne produyt que chardons au lieu de* [*belles fleurs (...)* *O chesnes trop heureux d'avoir pris* [*accroissance* (72, 123 s.)	*Depuis le mortel coup (...) la plus* [*fertille terre* *N'a produit que chardons au lieu de* [*belles fleurs (...)* *Que vous estes heureux d'avoir pris* [*accroissance,* *Chesnes* (I, 985).

En ce qui concerne les emprunts à du Bartas, je les croirais volontiers plus nombreux, et mieux assimilés à la fois : signe, me semble-t-il, de la grande admiration que Pérez portait à son compatriote. On peut en effet se demander si Pérez est bien conscient d'être redevable à du Bartas lorsqu'il emploie des clichés du genre de *luth d'yvoire* et de *plaines esmaillées*, d'*aube safranée* et de *perse*

---

1. Le larcin de Pérez s'accompagne ici d'un ostensible clin d'oeil : les vers de Ronsard qu'il imite de si près figurent dans Les Parques, qui ouvraient en 1584 le Second livre des Poèmes, lequel était précisément dédié au duc d'Epernon!

2. Pour compléter l'emprunt (dont Pérez fit d'ailleurs une charmante réussite), il convient de signaler que "ma gentille maistresse" se trouve également chez Ronsard (I,p. 138 var.), d'ailleurs gâté en "ma mortelle Déesse" dans les dernières éditions.

marine, de la *viste arondelle* et du *frisonnant hyver*, du *triple-un*... On est plutôt enclin à juger que Pérez est tellement nourri de du Bartas, qu'il lui vient spontanément sous la plume des formulations analogues ou même identiques à celles qu'utilise son grand homme, et par exemple :

PEREZ	DU BARTAS
... la victoire Qu'on obtient aysement n'aporte point de gloire (4, 43 s.)	... la victoire Qui n'aporte danger, n'aporte point de gloire (Sepmaine, VI, 217)
Par les refrains mignards des gen- [*tilles chansons* (63, 1)	*Les plus mignards refrains de leurs* [*chansons plus belles* (V, 628)
Chantons de cur (...) d'instrumentz (...) [*& de voix* (65, var.)	*Chantons de coeur, d'instrumens et* [*de voix* (Judit, VI, 333)
Angelique est son nom, angelique son *front (...) sa bouche* (48, 12 s.)	*Sa face est angelique, angelique son ge* *Son discours tout divin* (Uranie)
Par le doux mouvement d'une tremblante [*corde* (80, 44)	*Les charmeurs mouvements de la tremblan* [*corde* (Sepmaine, V, 488)

et cetera. Je ne signale au demeurant ces rapprochements qu'au titre de la sémiologie du cliché poétique, d'une part, et plus largement au titre de la sémiologie de l'imitation : tous phénomènes qui me semblent encore insuffisamment élucidés à l'heure actuelle, malgré leur vif intérêt.

*

* *

L'intérêt littéraire des vers français de Pérez n'est pas tel qu'il bouleverse le moins du monde nos idées sur le XVI[e] siècle. Il eût donc probablement été suffisant, pour que ce poète cessât d'être inconnu, de publier une demi-douzaine de ses pièces, parmi les moins mauvaises.

Si nous avons préféré faire bloc de tous les poèmes français que contient son manuscrit, c'est d'abord parce qu'un tel choix nous paraissait malaisé à effectuer : certaines pièces, dont l'intérêt poétique est assurément bien faible, valent au contraire comme documents historiques; puis, notre goût d'anthologiste diffère probablement de celui de l'auteur. Car Pérez eut peut-être l'intention de publier quelques-uns de ses poèmes : non obligatoirement ceux qu'il calligraphia avec le plus de soin, mais plus vraisemblablement la suite de sonnets qu'il a numérotés,

de 2 à 12, chiffres qui ont d'ailleurs leur mystère[1]. Et puis, en définitive, n'est-ce pas au seul lecteur qu'il appartient de faire son choix ? Mais pour qu'il soit à même de l'effectuer, il convenait bien de lui mettre sous les yeux la totalité des poèmes de Pérez : c'est ce que nous nous sommes décidé à faire, séparant toutefois les quatre-vingt-cinq pièces françaises des trois poèmes gascons que l'on a vus ci-dessus, et des textes italiens qui se glisseront dans les Notes à la faveur des commentaires[2].

Nous espérons que quelques vers, peut-être même une pièce ou deux, paraîtront suffisamment heureux au lecteur, pour que ce dernier se souvienne qu'il a existé sur la fin du XVI[e] siècle un petit poète nommé Pérez...

---

1. Ce sont les pièces que l'on trouvera ici sous les numéros 33, 41 à 46, 48, 50, 52 et 59. L'absence de tout n° 1, le fait aussi que le n° 2 soit bizarrement intitulé S o n n e t .3. peuvent inciter à croire que le manuscrit a subi des pertes au cours des ans.

2. Ces commentaires se bornent, pour l'essentiel, à éclairer quelques faits de langue et à préciser un minimum de points concernant l'histoire biographique. Nous sommes toutefois bien conscient de ce fait, qu'on a laissé sans explication beaucoup trop de noms propres; et que, pour les identifications que nous proposons, la part faite à l'hypothèse reste encore trop belle : mais il suffit d'en avertir le lecteur une fois pour toutes.

En ce qui concerne la lecture du manuscrit, nous y avons apporté tout le soin dont nous sommes capable : mais nos talents en paléographie ne dépassent pas ceux d'un honnête amateur. Pour le reste : il est bien évident que notre subjectivité nous a parfois conduit à préférer des lectures que l'on ne manquera pas de juger contestables; et, pour nous borner à un exemple unique, avons-nous eu raison de transcrire, au vers 35 de la pièce 70, d ' e s l o r s ce qu'il eût été peut-être meilleur, et assurément bien plus simple, de transcrire d è s l o r s ?

Je ne voudrais pas terminer sans indiquer ce que je dois à mon excellent collègue et ami Christian Anatole : il s'est intéressé à mon entreprise, au point d'accepter, malgré ses multiples occupations, l'ingrate tâche de revoir tout ce qui, chez Pérez, apparaît en italien, et qui, je l'avoue, dépassait mes compétences en plus d'une occasion : que ce parfait ami trouve ici l'expression de ma vive reconnaissance!

I. A Monsegneur le Duc d'Epernon envoyant le s[r] du Bernet son lieuten*ant* a Boulogne. [1]

JE me sens tout esmeu d'une fureur bouillante,
Je fremis agité d'une ardeur violente,
Un démon forcené me pousse dans le coeur
Je ne scay quel desir d'estaindre la langeur
Dont l'hyver frissonné avoit glace mon ame,
Que ce primtems attrait d'une gentile flamme.
Or ce fantosme noir ne cesse a toute nuyt
De m'imprimer en songe un fantastique esprit
Qui me représentant mille sortes d'images
Esblouyssent mes yeux de mille vains nuages,
D'entre lesquelz j'ay sceu retenir le dernier
(Dernier dy-jé de reng, bien qu'en honeur premier).

C'estoit au point du jour quand l'aube saffranée,
Heureuse annonce-jour de la sainte journée,
Du festin solennél des hommes & des dieux,
Me fit voir une nymphe admirable a mes yeux.
Son visage estoit brun, sa taille venerable, [2]
Son entregent courtois, son parler agreable,
Ses yeux verdz-foudroyans, esmouvantz terre & mer,
Hommes, cieux, deitez, a ses graces aymer.
Son pere fut Neptun' & la mer fut sa mere,
La France son parrain, sa tante l'Angleterre;
Bologne estoit son nom, Nymphe aultant belle a voir
Qu'humain entendement en scauroit concevoir.
Soudain qu'elle me vit, se panchant sur ma couche,
D'un discours emmiellé ruissellant de sa bouche
Tout le coeur me charma, & m'osa descouvrir
Le soucy qui la faict cent fois le jour mourir :

---

5. frissonné : à ce mot ont été ajoutées, d'une autre encre et selon toute vraisemblance d'une autre main, les lettres nt qui veulent le transformer en Participe Présent. - 24. Q'u humain.

"-Toy qui peux secourir, dict la Nymphe agreable,
L'ennuy qui me murtrit, las! soys moy secourable.
Entendz le juste plaint qui me navre le coeur,
Cruellement pressé d'amoureuse langeur;
Et puis que tu es né sous la faveur des Muses
Et qu'a nul brave effect ton devoir ne refuses,
Ne sois plus paresseux, Perez, esveille toy [3]
Et prens quelque pitié de mon cruel esmoy.
Nul ignorer ne peult de ma haulte origine :
La terre me cognoit, & la perse marine
S'orgueillit de me voir ses havres habiter,
Qui de mon beau sejour riche se peult vanter.
Rien, rien ne me deffault, las! qu'une seule chose
Que pour vray, tout a coup, declarer je ne t'ose...
Toutesfois, mon Perez, je te la diray bien :
C'est qu'on m'a paravant attachée au lien
Facheux d'un mariage inégal, non sortable,
Qui m'a rendu tousjours chagrine & deplorable;
Et de plusieurs marys que j'ay eu jusqu'icy,
Ce dernier me deplait, d'ou vient tout mo*n* soucy.
Combien qu'en eternel primtems je co*n*tinue
Par le propre vouloir des Dieux qui m'o*n*t co*n*ceue,
Tu vois le bel attrait d'un visage esclatant,
Tu voys le ray mignard d'un bel oeil flamboyant,
Tu vois un paradis, tu vois une prérie [4]
De roses & d'oeilletz richement embellie,
En mes cheveux frisez et mo*n* beau corps tout nu
Digne d'estre embrassé, non d'un mary chenu,
Maussade et songecreux, tel que par infortune
On me l'avoit choysi es rives de Neptune,
Mais d'un espoux adroit, jeune, dispos & beau,
Qui de ses blonds cheveux surmo*n*te le flambeau

---

35. Perez a été biffé, et les mots dit elle ont été rajoutés au-dessus, d'une autre encre et sans doute d'une autre main.- 42. tout a coup : d'abord t. d'un c., qui a été biffé.- 43 mon Perez a été surchargé, d'une autre encre et probablement d'une autre main, par de peu lisibles corrections; on discerne oze (?) sur la fin du nom, mot biffé; et tagut enchaîné à mon.- 45. Virgule après facheux.

D'Apollon & parfaict en toute chose, esgale
Les haultes deitez de ma race fatale;
Et sur tout tres-vaillant, & qui d'un brave coeur
Soit de mes envieux & ennemys vainqueur.
Helas! j'en ayme un qui a ces belles choses
En ses perfections heureusement encloses...
He! tu scais bien qu'il est, car il n'a so*n* pareil
En tout ce qu'icy bas regarde le soleil :
C'est celuy que tu sers, celuy que tu adores, [5]
Et de qui le renom par tes beaux vers honores,
Par lesquelz je te pry le vouloir conjurer
A ne point desdaigner les filles de la mer,
Et de me venir voir aux rives boulonoises,
L'asseurant du tout bien que les Nimphes francoises
En merites ne sont ny plus belles que moy,
Ny ne bruslent pour luy d'un si poigna*n*t esmoy!
L'aultre jour, me mirant dessus les claires ondes
De la mer, on jugeoit mes belles tresses blondes
Et mon visaige clair & mes doux-riantz yeux
Dignes du seul amour d'un Jupiter aux cieux...
Il ne languira point en n*ost*re belle ville,
Car il verra soudain une deesse en l'Isle
Qui tient le sceptre en main des superbes Anglois
Desirer son amour, fleschissant a la voix
De ses commandementz. Mais je te pry luy dire, [6]
Doucement l'alechant par ta mignone lyre,
Qu'il ne m'oublie a moy, l'honeur du Boulonois,
Pour ceste belle fée, ornement des Anglois;
Ou que trop genereux, aussy point ne s'advance
A delivrer la Nymphe ysseue de la France,
Si qu'en passant la mer, en voyant ses beaux yeux,
Elle ne soit de luy, ou luy d'elle amoureux."

---

63. tresuaillant.- 79. douxriantz.- 87. Quil; lhoneur.

Sur quoy tout tressaillant, & d'aise & de merveille,
Je luy dis : "-O beauté, du monde nompareille,
Qui est ce dieu cruel, qui tout d'un mesme traict
Te blessa de l'amour & du venin infect
D'ingrate jalousie ? Or scaches donc, belle ame,
Que je puis bien chasser la douleur qui diffame
Tes beautez, pour te dire en un mot que celuy
Qui te faict soupirer sent un pareil ennuy
Pour tes rares beautez, & que son ceur n'aspire [7]
Qu'a t'aymer & servir. Je ne te veux descrire
Au long ses passions, mais asseure toy bien
Qu'aussy tost je nouray d'un eternel lien
Vos coeurs, voz volontez & voz ames fideles
Pour demeurer en France en honeur immorteles,
Car mes doulces chansons il se plait d'escouter
Et de mes vers coulantz les cadances gouster.
Sans plus je te supply, o nymphete atrayante,
Que quand j'arriveray sur ta rive plaisante,
Selon mes veus, mon coeur, mes vers & mes soupirs,
A quelque bel objet tu guides mes desirs,
Favorisant l'amour qui se couve en mon ame
Du butin a ma part de quelque belle dame!"

Sur ce point je pensois en mes bras la tenir,
M'esveillant en sursault, & commence a ouvrir
Les yeux de mon esprit & de ma face, blesme [8]
De l'esclat fouldroyant de beauté supreme,
Et dis tout a par moy : "-O songe fortuné,
O belle vision, o jour illuminé
D'un beau commencement, certes tu ne presage
Que tout heur, que tout miel a l'heureux personnage
Que la belle Bologne a tousjours dans son coeur,
En la bouche, en son ame & qui pour serviteur

93. *Surquoy*.- 115. *S. c. p. arriué*, ce dernier mot biffé.- 118. *sup* est en surcharge au début de *extreme* ; le vers reste trop court cependant : on peut lire [*sa*] b.s.

Fidelle le retient : quoy serviteur ? Ains maistre,
Qu'humblement elle vient en ce lieu recognoistre,
Ou le francois Jupin favorisant ses veus,
La fidelle Junon, & leur Mars genereux
Ont faict l'apointement de couple si sortable,
Rendant telle amitié a jamais perdurable.
Sus donc, mon Du Vernét, sus donc, monte a cheval : [9]
L'espousée t'attend, las! qui n'aura que mal
Jusqu'a ton arrivée, esperdue & transie
Pour ne voir point l'object qui meut sa propre vie.
Ameine, postillon, trente chevaux choysis :
Qui ayme du Bernét si gallope a l'envys!
Là Bicam, là Peréz, là Fresche, là La Serre,
Destrapez brusquement & gallopez grand erre!
Haste toy, postillon, & de ton gay cornét
Crie tousjours gaillard : "du Vernét! du Vernet!"
Bernet, le favory de la belle Bologne,
Bernét, le filz aisné de ma noble Gascogne.

ARMES DES DE BERNET :

d'or au taureau rampant de gueules, corné et onglé d'azur, chargé de cinq étoiles d'or.

142. *Bernet* : l'initiale surcharge un V.

2. Vers recitez a Metz au battesme faict par Madame la Princesse de Vaudemont, Monsieur le Marquis de Savigni & Monsieur le duc d'Epernon des filz de Monsieur de Montcassin. [10]

Cache tes beaux rayons, Titan, voyle ta face
D'une eternelle nuyt, car de jour ta clarté
Au pris de ceste cy n'est qu'une obscurité
Que de mille flambeaux le divin lustre efface.

L'honeur, l'amour & la vaillance
Decorent ce lieu glorieux
Pour favoriser la nayssance
D'un guerrier brave & genereux.

D'un parrain tres-vaillant & d'un pere tres-sage
Le filz imitera les effectz valureux,
Haussant leur clair renom par dessus tous les cieux,
En tout brave dessein élevant son courage.

L'honeur, l'amour &c.

L'aigle de l'aigle sort, & ce lieu sert d'augure [11]
En nayssant pour se voir quelque jour fortuné,
Mais cest enfant du Ciel a esté destiné
Pour se faire admirer de la race future.

L'honeur, l'amour &c.

Ce lieu rit de se voir tant de beautez parfaictes,
Et Mars sur ces guerriers, jaloux & envieux,
Souffloit a leur venue un orage fumeux
De tonnerre, d'esclairs, de feux & de tempestes.

L'honeur...

La terre s'en esmeut, & Phoebus sa lumiere
Nous cacha tout soudain, mais les rares beautez
Qu'icy de toutes partz, heureux, vous contemplez
Luysent d'un plus beau feu que la lampe premiere.

L'honeur...

Jupiter tout esmeu pretend icy descendre,
Envieux de tel heur, mais tous ces ceurs vaillantz,
Comme il a fouldroyé aultresfois les géans, [12]
Le pourront bien garder de l'oser entreprendre.

L'honeur...

Chantons d'un air haultain en faveur des déesses
Qui font un paradis ceste belle cité,
Et ce lieu desormais soit propre & limité
En faveur de ce jour a cent mil' allegresses.

L'honeur, l'amour & la vaillance
Decorent ce lieu glorieux
Pour favoriser la naissance
D'un guerrier brave & genereux.

3. Pour la masquarade des Perses
Refrain du cœur de la musique & des lutz.

O Perses fortunez de rencontre si belle
Qui allume noz coeurs d'une flamme immortelle,
Cessons desormais de courir,
Pour ces belles dames servir.

De l'honeur & d'Amour un desir nous eslance [13]
A suyvre les beautez, en mil & mille lieux
Abordant maintenant, favorisez des cieux,
Ou reluyt le plus bel ornement de la France.

O Perses fortunez &c.

Le beau soleil n'esclaire en son midy la terre,
Tant que faict ceste nuyt une rare beauté
Qui esblouyt noz yeux de sa belle clarté,
Et un Mars fouldroyant, le Prince de la guerre.

Un renom tout divin en l'Univers ne cesse
D'augmenter chaque jour pour toy brave guerrier,
Et les graces, l'honeur, l'Amour & le Laurier
Sacrifient leurs dons a toy belle Princesse.

Nos Perses desormais, sur le rapport fidelle
De ce que nous voyons, diront que souz le ciel
Rien de beau ne se voyt qui soyt a vous pareil,
Et nous vouldrions mourir *pour* si juste querelle.

Comme Il a fouldroyé aultre fois les geans
Le pourront bien garder de l'oser entreprendre
L'honeur.
Chantons d'un air hauttain en faveur des déesses
Qui font un paradis ceste belle cité
Et ce lieu desormais soit propre & limité
En faveur de ce jour a cent mil allegresses.
L'honeur l'amour & la vaillance
Decorent ce lieu glorieux
Pour favoriser la naissance
D'un guerrier brave & genereux.

Pour la masquarade des Perses
Refrain du cœur de la musique
& des lutz
O Perses fortunez de rencontre si belle
Qui allume noz coeurs d'une flamme immortelle
Cessons desormais de courir
Pour ces belles dames servir.

De l'honeur et d'Amour un desir nous eslance
A suyvre les beautez en mil et mille lieux
Abordant maintenant favorisez des cieux
Ou reluyt le plus beau ornement de la france

O perses fortunez &c

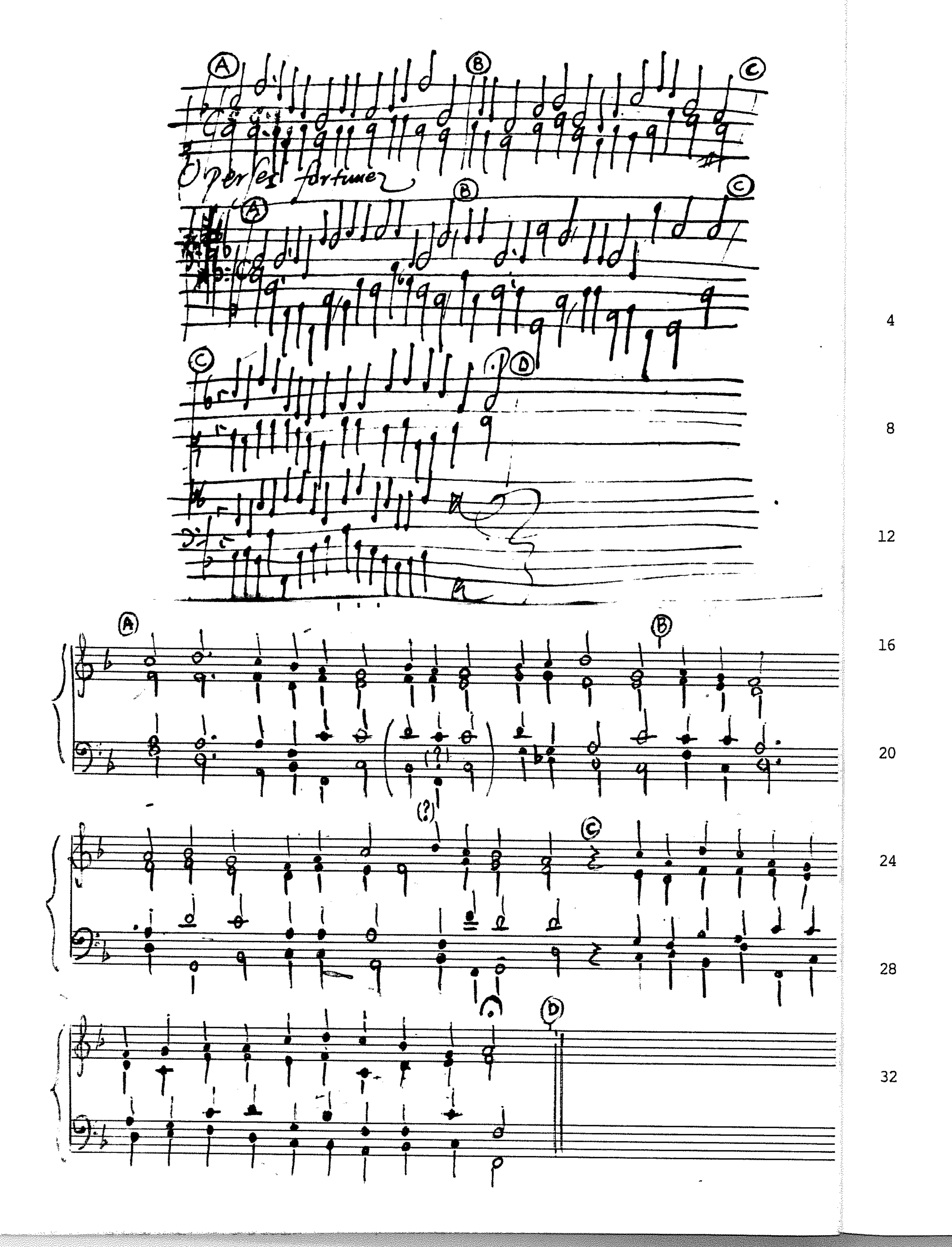
Le beau soleil n'esclaire en son midy la terre
Tant que faict ceste nuyt une rare beauté
Qui esblouyt noz yeux de sa belle clarté
Et un Mars fouldroyant, le Prince de la guerre

Un renom tout divin en l'univers ne cesse
D'augmenter chaque jour pour toy brave guerrier
Et les graces, l'honeur, l'Amour et le Laurier
Sacrifient leurs dons a toy belle Princesse.

Noz perses desormais sur le rapport fidelle
De ce que nous voyons diront que soubz le Ciel
Rien de beau ne se voyt qui sort a vous pareil
Et nous voullrions mourir po si iuste querelle



Transcription et harmonisation de Robert Pujol.



4. Cartelz pour la barriere faicte au festin dressé a l'Evesché par Mr de Pernon, audict batesme. [15]

POUR LES CHEVALIERS DU SOLEIL

Amour qui en tous lieux incite & favorise
Ceux qu'il ayme au hazard d'une brave entreprise,
A l'adveu du soleil qui reluyt a noz coeurs
Diversement nous pousse a briguer les honeurs,
Esprouvant ez combatz contre les plus rebelles
Ce que peult la faveur de noz m*aist*resses belles.
Et d'aultant que cest heur nous est particulier,
Aymant plus constamment, nous venons deffier
Tous ceux qui pretendront estre a nous comparables,
N'y ayant rien que nous a nous mesmes semblables.
Le feu le plus leger s'envole droit aux cieux,
Et nous allons cherchans les lieux plus dangereux; [16]
Toute chose s'esmeut par sa propre nature,
Mais d'un coeur brave & hault toute haulte advanture
Est le plus propre object, comme ce qui nous meut
Admirable & parfaict au vray dire se peult.
C'est un soleil divin qui allume noz ames
De mille chaudz rayons, de mille vifves flammes,
Qui ne ternit jamais son lustre radieux
Comme l'aultre soleil ez nuages des cieux.
L'un indifferemment darde son influence
Sur le beau, sur le lét, mais le n*ost*re n'eslance
Ses esclairs qu'en bon lieu, ayant choysi noz coeurs
Pour temple dedié au veu de ses honeurs.
L'un allume & estaint chaque jour sa lumiere,
Et jamais ne deffault la clarté coustumiere
Du n*ost*re qui espand ses beaux rayons dorez
Mesmes sur les absentz de ses belles clartez.
Or nous entreprenons partout fe*re* parestre [17]
Qu'un soleil si parfaict est de noz coeurs le m*est*re,
A tel pris qu'en ce lieu comme cire fondra
Par ses rais & noz mains quiconque entrepre*n*dra
Faire comparaison du suject qu'il honore
A la rare beauté que n*ost*re coeur adore.

Cartel
POUR LES CHEVALIERS TENEBREUX SOUSTENANTZ

Indomtez aux labeurs & nourris a la guerre
Par toutes nations & climatz sur la terre,
Nostre bras fouldroyant a le renom planté
De la perle du monde, & unique beauté,
Qui tient noz coeurs unis souz le joug d'u*n* empire
Heureux & fortuné plus qu'on ne scauroit dire.
Entre mille dangers la vaillance reluyt,
Et la belle vertu sa coronne poursuyt
Contre les plus mutins, pource que la victoire [18]
Qu'on obtient aysement n'aporte point de gloire :
Et pource aux plus maulvais nous ferons voir de nous
Les mains promptes a faire, & fertiles de coups!
Soit le jour, soit la nuict (car rien ne nous estonn*e*),
Amour en plain minuict de ses clartez rayonne
Au travers de noz coeurs pour nous rendre vailla*n*tz.
Mesprisant de Phebus les essclairs flamboyantz,
Ciel, lune ni soleil n'ont puissance sur l'ame
Esprise des beautez d'une si haulte dame
Que celle qui nous pousse a maistriser par tout,
De tout brave dessein nous faisant voir le bout.
Vienne donc qui vouldra en pretendre ignorance :
Tant resolu soit il, & a son dam s'advance
Pour esprouver le choq d'un bras victorieux
En faveur de l'objet qui nous guide en tous lieux.

---

43. A travers mille mortz, scachant que la victoire, biffé.

5. Sonet [24]
Au seigneur Julian Cesarino

Venus quittant le Ciel vient icy faire homage
Au nouveau Cupidon qui de ses blondz cheveux
Lie son filz Amour, & dans ses riantz yeux
Le tient ensorcelé, dont elle meurt de rage.

"-O Ciel, dit elle, si par un fatal presage
Tu permetz de renaitre en ce siecle odieux
Cestuy dont la beauté charme mesme les Dieux,
Remply de majesté, d'honeur & de courage,

C'est à toy, Jupiter, que son ayeul hautain,
Jadis roy de la terre, ostera de la main
Le sceptre flamboyant, ayant icy faict naistre

Cesarin si bien né, si beau & si vaillant
Que de ses yeux espris, ton trosne delaissant,
De ce grand univers bien tost il sera maistre!"

---

1. Sans rature, au dessus du premier hémistiche : La deesse d'amour.

6. A M. L. sur ses couleurs [25]

Un peintre pourra bien la blancheur apparente
De la neige exprimer, mais sa froideur bruslante
Ne se peut faire voir par les traits du pinceau,
Non plus que la saveur ou qualité de l'eau
Du profond Ocean en sa belle estendue
Ne s'imagine point par l'objét de la veue.
Aussi de vos couleurs le simbole parfaict
Monstre bien que du Ciel *vostre* esprit est extraict,

Mais il ne peult monstrer de v*ostr*e grace belle
Le moindre des effetz qui vous font immortelle.
Seulement on peut voir que le chois par vo*us* fait
De si belles couleurs, vous rend telle en effect
Que le ciel choisyssant le bleu, couleur parfaite,
Claire, gaye, plaisante, & que chascun souhaite,
N'y ayant rien plus beau dessous le firmament
Que le bleu favory du Dieu porte-trident,
Qui comme son manteau rend la marine bleue : [26]
La terre en mille endroits estale a n*ostr*e veue
Mille pierres & fleurs, peyntes de si beau teint;
La bonté, l'amitié, par le bleu se maintient,
Et voz perfections tiennent en soy encloses
Plus que divinement l'image de ces choses.
Quand au gris, qui nous peut figurer le labeur
Du ciel toujours rouant, son immense grandeur,
Et l'infiny travail de sa course eternelle,
Representent l'effet de v*ostr*e ame tres-belle,
Qui jamais ne cessant, comme dedans les cieux,
Se vire toute en soy d'un mouvement heureux.
Mais comme d'un beau rond toutes les lignes tendent
A leur centre choisy, ainsy du ciel descendent
Icy bas les aspetz & les influxions;
Imitez donc le ciel, & sur mes passions
Faitez estinceler vos graces singulieres
Et de voz beaux soleilz les plaisantes lumieres.
Quelques uns ont voleu le bleu signifier [27]
L'execrable poison des furies d'enfer.
Je dis : la passion d'une aspre jalousie,
Jamais, jamais n'en soit v*ostr*e beauté saisie,
Qui celeste de soy, ne doit rien fe*re* voir
Que l'image parfait dont elle est le miroir.

7.

Le ciel de vos beautez inspire dans mo*n* ame
(Comme il est tout divin) un immortel desir
D'adorer la clarté de voz beaux yeux, Madame,
Sans qui je ne puis vivre, & veux plustot mourir.

C'est pourquoy je me plains de l'oppinion fainte
Que vous dittes avoir de ma desloyauté :
V*ostr*e bon jugement vous en oste la crainte,
Mais il vous plait d'user vers moy de cruaulté.

Celle que vous dittez esmouvoir mon courage [28]
A l'aymer, oubliant l'heureuse passion
Qui possede mon coeur pour v*ostr*e beau visage,
Ne feut jamais au monde & vit par fiction.

Si j'avois le discours, le scavoir & la grace
Qui reluyt en voz vers, qui ont peu esmouvoir
Mon coeur bruslant d'amour, le v*ost*re tout de glace
Seroit bien tost contraint de changer son vouloir.

Ce que vous asseurez que je vouldrois bien fe*re*,
Las! ne le faitez pas, ne changez point d'amy :
Ne desesperez point celuy qui bien espere,
Et vous aymant du tout, ne l'aymez a demy.

On ne guerit les maux avec simples paroles;
Le medecin cherchant la cause par l'efféct,
Aussy je veux guerir le mal qui vous affole
Par le constant desir de mon zele parfaict.

---

3. Biffé : De servir une si belle dame .- 7. en suscrit.- 22. par la cause , avec le premier mot biffé.

A vostre opinion, j'oppose ma constance; [29]
A vostre froid amour, j'oppose un chaud desir,
Et a vostre soubcon, j'oppose l'asseurance
De vouloir constamment pour vous vivre & mourir.

Aymés moy donc, cruelle, & soyez asseurée
Qu'aultre amitié ne peult en moy place treuver;
De voz deux beaux soleilz ma flamme est esclairée :
Pour l'estaindre il faudroit toute l'eau de la mer.

D'un reciproque amour, d'un mutuel courage,
Aymons nous pour tromper de ce tems la rigeur :
Hé, qu'est il rien plus doux, qu'a une dame sage
Un tres loyal, constant & parfaict serviteur ?

8.

Bien que je vous nomme cruelle, [30]
Esmeu de trop de passion,
Je ne treuve pourtant moins belle
Vostre rare perfection.

Car je suis du miroir la glace
Vous representant le pourtraict
Qui accompagne vostre grace
En toute sorte de suject.

Quand vous me maltraitez je pleure,
Et quand vous me riez je ry :
Il fauldra que pour vous je meure,
Comme pour vous seule je vy.

Aussy quand vous m'estez presente
Je prens lumiere de voz yeux,
Comme la lune est esclairante,
Oeuilladant le flambeau des cieux.

Mais eslogné de vostre veue [31]
Je me perds en obscurité,
Comme la sombre nuict venue
Efface du jour la clarté.

Permettez doncques de vous suyvre
En tous lieux a mon triste coeur
Car sans vous je ne scaurois vivre,
Pressé d'amoureuse langeur.

9.

La vertu magnificque esleve en renomée [37]
Son trofée superbe, immortel & hautain
Sur le pourpris sacré du theatre mondain
Pour estre des mortélz saintement estimée.

Creature ne vit au monde tant aymée
Qui paroisse au regard de son lustre serain,
Tout luy fait humble homage & rien n'ose a desdaing
Envier ses honeurs d'eternele durée.

Les grandeurs, les honeurs, les richesses n'ont pas
Moyen de garentir les hommes du trespas,
Bienheurant le sejour de ceste fraisle vie

Comme la vertu belle, ainsy qu'heureusement
Vous la sceutes choisir d'un parfaict jugement,
L'ayant des le berceau ardemment poursuivie.

IO.

Du monarque fameux qui de Rome l'empire [38]
Borna de ceste mér, Amour imitateur
S'est par simples moyéns emparé de mon coeur
Pour me gesner, apres d'un violent martire.

Cesar fut mesprisé quand premier sa navire
Vogua, pour acquerir l'incomparable honeur
D'estre chef souverain de Rome, la terreur
De ce grand univers que tout le monde admire.

De peu d'occasion l'enemy diligent
Gagna sur l'enemy, & Jules bravement
Se tournant le mespris en heureux advantage,

Feut Cesar a la fin. Tel au commencement,
O Amour, tu me pris d'un maintien innocent,
Ores le seul Tyran de mon triste courage.

II.

Amour ingrat tyrannyse mon coeur
Qui franchement s'est a luy venu rendre,
Contre lequel il n'eust peu rien pretendre
Au paravant par sa fiere rigeur.

Courtoysement, je l'ay faict mon segneur : [39]
Courtoisement il devoit entreprendre
Sur moy vaincu, nouvelle salemandre
Qui ne puis vivre hors l'amoureuse ardeur.

Il voyoit bien que j'estois invincible,
S'il n'eust rendu sa victoire possible
(Sorcier!), ayant d'un bel oeil esblouy

Le brave effort de ma premiere audace
Dont sans mercy, par estrange disgrace,
Tout plaisir s'est de moy esvanouy.

I2.

Du primtems nouvelet la peynture vermeille
Nous est de la Jeunesse un pourtraict coloré
Rapportant l'ornement dont se voit decoré
Ton corps tendre & molet, d'une grace pareille.

Ce feuillage & ces fleurs, en leur douce merveille,
Nous font attendre en bref l'esté qui, honoré
De cent riches moissons, est le fruict desiré
Du fermier diligent dont l'espoir ne someille.

Ainsy l'attrait gentil de ton lustre nouveau,
Qui efface entre nous ce qui paroist plus beau,
D'aultant que le primtems est le roy de l'année [40]

Me faict avidement esperer la moysson
De te voir croistre en grace, ornement & renom,
Heureuse, triomfant d'un joyeux hymenée.

13.

Ce beau may doux-flairant esmeut de sa verdure
Les animaux des champs a jouyr, amoureux,
De sa faveur, faisantz l'amour presqu'en tous lieux,
Poussez a ce bonheur de leur propre nature.

Madame, ainsy Dieu veuille au tourment que j'endure
Qu'il vous plaise ordonner quelque fin *pour* mon mieux,
Esmeue par l'instinct de ce mois gratieux
Et de *vostre* bonté, des bontés la meilleure!

D'un zele tout divin j'honore voz beautez;
De ma discretion il ne fault que doutez :
Fidelité, amour, tiennent ferme mon ame

Pour rien ne desirer en ce monde, qu'avoir
Cest heur que d'estre a vous tout a faict, *pour* me voir
Serviteur bien aymé d'une si belle dame.

14.

Pour me voir separé de la belle clarté
De voz deux clairs soleilz, dont l'influence belle
A peu navrer mon coeur d'une playe immortelle, [41]
Je me plains a bon droict de *vostre* cruaulté.

Car pour n'avoir cogneu en moy que loyaulté,
Que constance & devoir (marques d'un ceur fidele),
De *vostre* ceur ingrat j'ay recompense telle
Que le plus inhumain peult avoir merité.

Mais toutes voz rigeurs de moy n'ont effacée
L'image bien aymé' que j'ay dans la pensée,
Tant & si vivement Amour la sceut graver

Dans mon coeur du burin d'une flesche meurtriere,
Que si quelque douceur de vous plus je n'espere,
Ailleurs ma guerison ne se pourra trouver.

15.

De *vostre* bel esprit la divine nature,
De vos rares beautez le trofée excellent,
De voz parfaictz discours le parler alechant
Cent mille fois le jour font que *pour* vous je meure.

Ores que de ce mois l'attrayante verdure
Pousse tout a l'amour d'un libre mouve*ment*,
Serez vous une pierre, un roc, un diamant,
Pour ne vous resentir du tourment *que* j'endure ?

De mon fidele ceur le zele tout parfaict [42]
Vous cognoistrez assez, madame, s'il vous plait
M'admettre a ce doux bien que sur tout je desire,

Bienheurant voz beautez de l'amoureux soucy,
Ma vie du guerdon d'amoureuse mercy,
Qui est le plus grand bien qu'en ce monde j'aspire.

16.

De voz yeux, mes soleilz, l'absence je regrete
Pour me voir separé de leur belle clarté,
Demeurant esperdu en telle obscurité
Que cinq cens fois le jour, de mourir je souhaitte.

Chaque jour m'est la nuict, nuict d'orage & tempeste.
Que je souffre, chetif, pour me voir absenté
De leurs rayons aymez, dont le clair argenté
Percoit mon coeur a jour comme d'une sagette!

Retournez doncq vers moy, ou que j'aille vers vous,
O beaux yeux, ne soyez de mon bonheur jaloux :
Le devoir de mon roy du *vostre* me retire,

Mais il fault que je sois tout a vous desormais,
Ou bien alternatif, pour ne perdre jamais
Le celeste desir que leur rayon m'inspire.

17.

Amour est doncq partout, puis qu'il nous faict la guerre [43]
En ce lieu esgaré, si proche de la mer,
En ce lieu tout gelé, ou regne un froid hyver
Qui de mille glacons tousjours couvre la terre.

Fuyant le beau Paris, pour estre solitaire
J'estoys icy venu, recreu de trop aymer;
Mais un oeil tout divin, pour mon ceur entamer,
D'un nouveau trait a peu son prisonier me faire.

Je suis pris, o bel oeil, a ton rais amoureux;
Mes soupirs, mes accentz, mes prieres, mes voeux
Se vouent a l'esclair de ta belle lumiere.

Du bord de ceste mer, on m'orra desormais
Plorer mon beau malheur, & d'une triste voix
Esmouvoir a pitié ceste belle meurtriere.

18.

Adieu, belle cité bravement honorée
De tout ce qui plus beau se peult voir en tous lieux,
Cité, le beau sejour d'un Mars victorieux
Qui a pour toy ravy du ciel la belle Astrée.

Fertile port de mer, de qui l'onde azurée [44]
Est le miroir glacé des nymphes aux beaux yeux,
Je hausseray tes flotz & leur merite aux cieux
Pour vous rendre en mes vers d'immortelle durée.

Tes fouldroyans canons, o superbe chasteau,
N'ont esbranlé mon ceur a ce primtems nouveau,
Ny l'attrait des beautez en si belle demeure :

Mon corps estoit icy, mais a Paris mon coeur,
Ou d'une belle dame esprouvant la rigeur,
Je m'en vais la servir jusqu'a ce que je meure.

19. *A Monsieur de La Serre sur son anagramme*, TACHE & DISPOSE.

Doublement asservi au progrez de ma vie,
Le destin me faict vivre heureux ou malheureux,
Surmonté du pouvoir de deux tres-puissants dieux
Qui de ma liberté ont la douceur ravye.

Le premier -foudroyant-, qui d'une belle envie
Embrasse le dessain de tout ceur genereux,
TACHE de surhausser mon renom jusqu'aux cieux [45]
Par maint acte vaillant qui decore ma vie.

Mais Amour plus puissant DISPOSE de mon coeur,
D'un effort tres constant m'ayant faict serviteur
D'un oeil fierement beau ou luy mesme repose.

Mars doncq pour m'eslogner de mon souverain bien
Et Amour m'attachant a ung si doux lien,
L'un & l'au*ltre* de moy ainsy TACHE & DISPOSE.

20.

Me voicy confiné dans l'Egypte profane :
Segneur, fay moy passer aux terres de Syon
Ou je puisse sans fin celebrer ton sainct nom,
Delivré des assaultz qui bourrelent mon ame.

C'est a toy jour & nuict que, triste, je reclame,
N'esperant mon salut venir d'ailleurs, sinon
De toy, mon seul recours. Par quoy, o dieu tres-bon,
Donne fin a mes maux, ou attiedys leur flamme.

Je suis perclus du corps, de l'esprit endormy,
De moyens desnué, d'amys tout desgarny;
Repos ny nuict ny jour ne trouve en moy sa place. [46]

J'ay bonne volonté, mais la jambe me fault :
Fortifie moy doncq, & m'envoye d'en hault
Ce qui m'est necessaire, & ta divine grace.

21.

Puisque le Ciel bening favorise ton ame
D'une divine ardeur a faire des beaux vers,
A aymer les scavants, hayssant les pervers
Qu'ung courage malin envers les bons anflamme;

Suy ce brave sentier, D'ESCURE, & ne reclame
Desormais au*ltre* object que les divins lauriers
Qui bienheurent noz jours, en ce temps si divers
Ou tout est perverty d'un desordre profane.

Le loyer t'en demeure en l'arriere saison
Ou tu remporteras en la saincte maison
Ce que ton ame belle icy pourra comprendre.

Les sceptres des grands roys, ou les tresors mondains
Sont ilz de n*ostre* essence ? Hé, vrayement ilz sont vains,
Et n*ostre* est seulem*ent* ce qu'on ne nous peult prendre.

22. Madrigal [47]

Amour d'un beau trait d'or avoit uny deux ceurs
En deux sujects si beaux qu'ilz n'ont point de semblable,
Forceant leur amitié d'un zele inseparable
Par l'amoureux attrait de cent mille douceurs.

Mais voulant esprouver ses ameres rigeurs,
Les separe cruel, et d'un deuil miserable
Obscurcit les beautez en l'object venerable
De qui le seul Amour est digne des faveurs.

Elle ternit ses yeux, elle arrouse sa face
De larmes, de sanglotz, de soupirs amoureux,
Si que cha*cu*n s'en doute, & deplore la grace
Fletrie en son beau chef tristem*ent* soucieux.

Lors Amour provident, ne voulant son mystere
Estre cogneu, meurtrit ceste belle meurtriere
D'un catharre en ses yeux, qu'on a pensé tousjours
Ruysseler pour le mal & non pour ses amours.

23. Sonet de M^{r} de La Roche [48]

Prenant la plume en main pour chanter ta louange,
Je me trouve soudain eperdument confus
Car, las! je n'attendoy des neuf seurs un refus
Pour m'ayder au bel art qui de l'oubly nous venge.

J'eus d'elles seulement une response estrange :
"-Quoy, veux tu celebrer ses divines vertus ?
L'infiny ne tient il les bornés abatus ?
C'est doncq le seul finy qui au borné se renge.

Tu nombrerois plustot les astres radieux
Fichez dedans le ciel, & les sablons moyteux
De la large Thetis, que ses rares sciences!

Cesse doncq, la vertu peult d'elle mesme assez
Faire briller son los sur les biens amassez
Que l'Indien perleux moyssonne en affluence.

24. Response mienne faicte sur le champ sortant du navire du retour d'Angl.

Du naufrage eschapé, je suis or en danger
De ployer sous le faix d'un plus brave adversaire :
Ce n'est plus sur la mer un pillard, un coursaire [49]
Qui veult, mutin, sur moy sa fortune venger,

C'est le bel Appollon, qui s'est venu loger
Au feste surhaussé de la roche premiere,
Qui decore ce lieu, pour estaindre la gloire,
Le renom & l'honeur de mon nom estranger.

Tu peux bien, o Phebus, en si belle retraitte
Decocher contre moy mainte & mainte sagette,
Car tu es en main forte avec tes cheres seurs :

Ceste roche est d'yvoire, ou cent claires fontaines
Coulent un beau cristal qui ja noye mes peynes,
Ma soif & mes soucys en ses belles frescheurs.

25. Aultre

Comme du beau soleil la lumiere brillante
Nous rend toute couleur diafane & plaisante,
Si bien que tout objet peult ressembler a l'oeil
Par sa vifve splendeur un au*ltre* clair soleil,
Ainsy les beaux discours de *vos*tre ame tres belle
Se mirant longuement en sa grace immortelle,
Pense voir en aultruy ce qu'elle voit en vous [50]
De plus beau, qui vous faict admirable sur tous.

26. Sonet a Mad^{le} Crestienne

Riche d'un bel esprit & superbe en science,
Sainct Augustin longtemps demeura esgaré
A fouldroyer l'Eglise & le nom adoré
De celuy qui triple un, est seul en son essence.

Mais detestant l'erreur de sa premiere offence,
Il a par l'ornement d'un parler mesuré
Eternisé son nom par maint oeuvre admiré
De l'Eglise qui le receut a penitence.

Moy qui semblable a luy, po*ur* une deité
Mille divinitez adorois, despité
Je puis voir maintenant quelle faulte est la mienne,

Allumé de la foy qui chasse toute erreur,
Et brusle incessamment du beau zele mon ceur
D'amour, & du desir de charité CRESTIENNE.

27. Epitafe

La vertu, la beauté & les Charites belles [51]
Avoint pour un chef d'oeuvre un beau corps faconé,
Que le Ciel liberal avoit seul guerdonné
D'un esprit, l'ornem*ent* des essences mortelles.

Mais pour le retirer il luy haussa les aisles,
Confinant son beau corps en ce lieu inhumé,
Nous laissant regreter le suject tant aymé,
Feru trop jeune a tort par les Parques cruelles.

C'estoit la belle & bonne ANNE IMBERT, qui vivant
Fut tout au*ltre* beaulté en honeur surpassant,
Forceant nos ceurs ca-bas, qui admiroint ses graces,

A l'honorer, servir & aymer cherement.
Prions doncques, devotz, po*ur* elle maintenant :
-Qu'entre les bienheureux Dieu ayt esleu sa place!

---

10. h o n e u r au-dessus de v a l e u r , qui n'est pas biffé.

28. A Mr Lor [55]

Imitant l'oysillon qui sur Hymete vole,
Sage tu vas ceuillant en mil & mille lieux
Le miel pour les dessains que t'inspirent les Cieux,
Embellissant tes meurs & ta sage parole.

La France, ton pays, fut la premiere escole
Ou goustant de l'honneur le fruict delicieux
Tu t'es rendu vaillant, courtois & gratieux,
Preferant la vertu a tout l'or du Pactole.

Mais ores l'Italie est le dernier suject
Ou tu te rends sur tous admirable & parfaict,
N'y laissant rien de beau a voir, suyvre ou entendre,

Comme en ces nopces cy, ou tous noz courtisans
Beant sur les objectz vainement allechantz,
Ton seul esprit divin n'y cherche que d'apprendre.

Au bas de la même page, certains vers ont été retravaillés; je mets entre parenthèses les mots rayés. On déchiffre : (ou ne riche)/ (naissant fortune) / (ou) tu tes rendu aymable adroit & gratieux / Comme en ceste cite ou (tousjours) les (pascans) francois pascantz / Mais ton esprit diuin ny cherche q[ue]daprendre / ... / naissant de tout point (riche ...), le reste illisible

29. A M^r le Cardinal de Lorraine [56]

Le ciel favorisa *vostre* haulte naissance
Du plus rare thresor qu'en espargne il avoit
Des le temps fortuné que Godeffroy vivoit
(L'honneur de *vostre* race & l'heur de *nostre* France),

Vous faisant desireux de vertu, de science,
D'honneur, & de tout ce qu'au monde rare on voit,
Né grand & fortuné, agreable & adroit,
Charmant les ceurs partout de la seule presence.

Comme les mariniers de l'orage effrayés
Sur quelque astre bening dressent l'euil esgayés,
Assurant leur salut de son heureux presage,

L'Eglise, la noblesse, & bref la crestienté
Tiennent l'euil dessus vous fermement arresté,
Pour sortir du malheur qui devore cest aage.

---

6. beau biffé avant rare .- 7. Cf. pièce précédente, var.

30 Sur une Diane [57]

O nimphe chasseresse, eschange desormais
Le voeu de tes dessains sur mainte fere errante,
Car de tes yeux divins la flamme reluysante
A Phebus & sa seur peult obscurcir les rais.

Amour mesme s'est pris au milieu de tes retz,
Et mon ceur qui le suit, d'une ardeur violente
Se ravit au miroir de ta face plaisante,
Pour vivre bienheureux ton esclave a jamais.

Si envers mainte beste on t'a cogneu cruelle,
C'est qu'au devant de toy elle s'enfuyt rebelle
Mais nous nous prosternons humblem*ent* devant toy.

Toutesfois si Amour te peult oncques desplaire,
Fay luyre au moings sur moy ta faveur debonaire,
O ma belle Diane, ayant pitié de moy.

31 Tumbeau de Mr de Rouvray a Padoue [58]

LE CIEL PARLANT A LA TERRE :

Garde moy bien ce corps, dont l'ame pure & belle
Icy hault s'eslanca d'une vitesse isnelle
Aussy tost que la Parque eut limité le jour
De Rouvray, l'ornement de ce mortel sejour.

Sa valeur, ses vertus, son honeur, sa noblesse
N'ont sauvé de la mort sa plus tendre jeunesse :
Ce qui de toy provient chez toy veult sejourner,
Et ce qui vient du Ciel au Ciel doit retourner.

Prens garde a toy, Passant, & sois prest a tout' heure :
Rien de ferme ca-bas un moment ne demeure.

---

3. Biffé : Des que la mort cruelle.

32.

[63]

Or que le beau primtems rameyne
L'esmail de cent mille couleurs,
Las! je ne puis chasser la peyne
Que j'endure pour voz rigeurs.

Comme de l'hiver la froydure
N'a peu estaindre mon ardeur,
Ainsy ceste belle verdure
Ne vous peult bannir de mon ceur.

Sa peynture agreable & belle
Me represente le pourtraict
De voz beautez, le vray modelle
D'un chef d'euvre le plus parfaict.

Il n'y a couleur si brillante [64]
Ou qui plaise tant a mes yeux
Que celle qu'on voit apparente
Sur le blond de voz beaux cheveux.

Mais sa rigeur toute de glace

5-9 répétés en haut de la page et biffés.- 10. represent .- 11. vra ; ce vers au dessus de Lame le corps & le modelle qui n'est pas biffé .- 14 Ce vers au dessus de Ny si esclairante a mes yeux, qui n'est pas biffé.- 15. esclant biffé devant apparente .- 16. voz surmontant ses biffé.- 17. La page est restée blanche au delà de ce vers.

33.

Sonet .3. [65]

CELUY * qui souhaitoit de voir le vif flambeau
Qui de ses divins rays illumine ce monde
De si pres qu'il en peust sa belle forme ronde
Comprendre, & de son cours cognoistre le plus beau,

Bien qu'aussy tost apres son funeste tombeau
Feut le mesme clair feu, duquel son cercle abonde,
Est tout semblable a moy, qui nuict & jour ne sonde
Qu'a voir de mon soleil le brillonant cerceau.

Voir, dy je, la clarté qui mon ame illumine,
Comprendre la beauté de sa face divine,
Me mirant dans le clair de sa vifve splendeur;

Et puis, d'un trait percé au plus profond de l'ame,
Mourir heureusement, par si heureuse flamme
Acquerant du trespas un celeste bonheur.

* *Eudoxe*

34.

Ces deux gentilles seurs, en beauté nompareilles, [66]
Ont r'allumé ce jour d'un mouvement soudain
Au parestre brillant de leur regard serain,
Et sappé tout le loz de noz dames plus belles.

Comme les vifz rayons des celestes chandeles
Decorent l'infiny du firmament haultain,
Cedant de leur clarté au lustre souverain
De Phebus & sa seur (du monde les merveilles),

Ainsy tous voz attraictz, mesdames, ne font pas
Ensemble tant de jour qu'elles deux icy bas,
D'un pas bien mesuré honorant la vesprée.

Aussy nous vous jugeons de passable beauté,
Comme on se peult servir en temps d'obscurité,
A faulte de soleil, de chandelle allumée.

---

4. ces et moins au dessus de noz et de plus non biffés.- 6. Decorant avec transformation du a en e .- 7. Cedent avec transformation du second e en a .- 11. Au dessus du premier hémistiche : Le [surchargé par] Au long [biffé] sur de ceste mer. Au dessous de ce même hémistiche : Au long de ces riuages.- 12 iugions avec i transformé en e .- 14. Sous le vers : Sur le bord de la mer.

35. A Monsieur Le Roy, sieur de Sainct Laurens [67]

Celuy qui soubz sa main tient le celeste empire,
Guydant tout l'univers, le roy des bienheureux,
Bienheurant vostre nom vous feist le Roy de ceux
Qui de voix ou de main sa grandeur puissent dire.

Ce n'est donc sans raison qu'un chacun vous admire,
Si d'angelique voix, accouplé pour le mieux
D'un orgue resonant, vous penetrez les cieux
Pour nous gaigner sa grace en destournant son ire.

De l'harmonie ROY, l'ame vous temperez
De nostre Roy qui peult discorder quelquesfoys
Au rencontre divers de ceste monarchie,

D'une brusque tirade elevant son esprit
Au ciel, ou bien souvent vostre ame se ravit,
Pour y vivre a jamais de la mort affranchie.

36. [68]

Quand d'un air delicat, au son vif & hautain
Qui decore voz chantz, vous forcés le courage
De ceulx qui bienheureux escoutent ce ramage,
On admire a bon droit vostre esprit souverain,

Qui receuillant, divin, d'un mouvement soudain
Tout le plus rare & beau que la nature sage,
Prodigue vous donna, & ce que d'advantage
L'experience & l'art tiennent de plus certain,

Ravit, force, penetre, attire, esclaire & domte
Le cœur, l'ame & l'esprit, qui a l'instant surmonte
Toutes noz passions, pour nous guider au lieu

D'ou vous tirez l'accent, le merite & la grace
Qui (celeste de soy) toute chose surpasse,
Pour unir saintement noz ames avec DIEU.

37. A Mons. Du Courroy [69]

Du sage Grec me plaist l'opinion antique
Qui vrayement pensoyt nostre ame ne perir,
Ains seulement changer de demeure & finir
La forme simplement de son corps sympathique.

Car il revit en toy, & d'un ceur magnifique
Te pousse curieux, pour jamais ne mourir,
D'inventer, de chercher, d'esbrancher & ceullir
Des accords, des raisons, le laurier authentique.

Qui se vantera donc de pouvoir arriver
A ta perfection, veu que son vieux scavoir
Te decore amplement, avec la cognoissance

De l'usage nouveau, dont tu as combattu
L'ignorance & l'erreur de ce monstre testu
De coyons mal appris qui foysonent en France.

38.

DU COURROY mon soucy, ornement de nostre age, [70]
Si pour dire ton loz j'avois cest advantage
Que je n'ay, de scavoir, d'industrie & de main,
Ta vertu reluyroit d'un lustre souverain
Au tableau eminent d'une oeuvre perdurable,
Ainsy que dans mon ceur elle est a jamais stable.
Mais puis que le destin sur moy trop envieux
M'a privé de cest heur, neantmoins curieux
Je seray desormais de rendre a tous notoire
La divine splendeur & l'immortelle gloire
Qui accompagne ceux qui d'un mesme sentier
Coronent comme toy leur chef d'un beau laurier.

La volonté suffit aux choses d'importance;
Un phenix vit au monde, un Du Courroy en France,
Mais Du Courroy ne peult de sa cendre allumer
Un nouveau Du Courroy, mal qui nous est amer.
Tes divines chansons, d'une grave harmonie [71]
Les esprits delicatz a ton vouloir manie.
C'est un clair ruysselét, ton aymable labeur,
Dont le docte murmure & la claire liqueur
Bienheure nostre oreille en mil & mille sortes,
Car du tout hors de toy, toy mesmes te transportes
Quand tu choysis les sons, la grace & les beaux traitz
Dont l'artifice peult esmouvoir tant d'effetz.
Bienheureux si je puis toucher a la couronne
Qui l'entour mieux apris de ton chef environne,
Bienheureux si je puis rencontrer de tes pas
La cadance nombreuse & le docte compas
Qui mesure tes chants, & bienheureux encore
Si pendant que vivant ta presence decore
Nostre siecle, je puis jouyr de ton amour,
En laquelle, obstiné, je pense nuit & jour!
En despit des jaloux (ignorans ton merite)
Ta vertu se rend belle, apparente & d'eslite, [72]
En despit des ingrats tu es seul guerdonné
Du loyer que t'avoit le destin ordonné,
Sur ton chef ayant mis l'honorable guirlande
Que l'on attribuoit faucement a Orlande.

---

22. h. d. soy, avec s initiale surchargée d'un t.

39.

A luy mesme sur des stances faictes
sur la musique par un poetastre.

Ce poete moqueur est de l'obscure bande
Des salles rimailleurs, qui en leurs beaux discours
Ressemblent proprement a noz chantres plus lourds,
N'ayant veine sur eux qui a la vertu tende.

Mais toy le plus chery de la neuveyne bande,
Duquel les doctes chantz orellent les plus sourdz,
Ne profane ta veue a lire ce discours
Indigne du soucy que ton ame demande.

Mais suy le beau sujét qui te faict surmontér [73]
L'ignorance & l'envie, & qui peult contenter
Ton courage hautain, par ta muse gentile,

Car on dira bien tost, Du Courroy tout divin
A receu d'Apollon en gros tout le butin
Que ravir en detail n'ont peu plus de cent mille.

40.

Certes le pris est grand qu'on prepare au veinqueur,
Et toutesfoys le gaing ne me touche le ceur,
Car au point de l'honeur, tousjours je me propose
Seulement la louange, & non point aultre chose.

41.

Ce beau palais d'amour, d'honeur & de beauté [74]
Qui de ces deux carquois prenant sur moy visée,
A dans le saint palais de Themis embrasée
Mon ame du pourtrait dont je suis tourmenté,

C'est le Phenix du monde, ou le lustre emprunté
De la plus belle estoile au firmament posée,
C'est le miel, c'est l'appas, c'est la grace prisée
De cent mille douceurs, c'est un verger enté

De rozes & d'oeilletz, de liz, de marguerites,
De pins & de cyprez, ou les belles Charites
Font leur aymé séjour, c'est le rare pourpris

Du paradis celeste... O dieu, s'il n'est loysible
Que d'un zelé trespas nous le rendre accessible,
Fay que je meure ainsy, de ses beautez espris!

---

8. berger.

42.

Ces beaux yeux (nidz d'amour) brillant si doucement [75]
M'ont le ceur tout murtry, ceste bouche sucrine
Dont la langue flotoit mignonement poupine
M'a charmé, me privant d'ame & de sentiment.

Vrayment je le *con*fesse & cognoy maintenant,
Que le Ciel n'enclot rien qui merite ou soit digne
Tant qu'une belle dame (& comme elle divine)
Pour qui l'on deut vouloir mourir obstinement.

Que si de souhaiter on ne nous peult deffendre,
Las! rien je ne vouldrois tant que me pouvoir rendre
Si heureux & accort que je puisse obtenir

Qu'aussy bien que de loing elle a meu mon courage
D'un desir amoureux, que de son clair visage
M'aprochant, el' me feit incontinant mourir.

5-6. Ces deux vers se déchiffrent péniblement au bas de la page, remplaçant ceux-ci, biffés :

Vrayment ie le confesse, il ny a argument
Raison, suiét, valeur, qui merite, ou soit digne

43.

Amants desesperez qui d'une maigre mine [79]
Sans fin virevoltés d'un tour laborieux,
Certes je plains bien fort le destin malheureux
Qui vous ronge, tenaille, assaut, & sape, & lime.

Le desdain furieux a mestrisé la cime
Du fort de ces beautez, pour qui voz tristes yeux
Vont sans fin ruysselant un ondage piteux,
Sans de quelque pitié vous donner aulcun signe.

Arriere, mes amis, de ces sauvages ceurs!
Retirez vous, soldats, leurs remparts sont trop seurs!
Mais voulés vous gaigner par une belle gloire ?

Comme d'une cité on destruit les plus fortz,
Par famine domtez leurs sauvages effortz :
Vous n'aurez qu'assez tost sur elles la victoire.

---

1. D'abord Amants qui soupirez par l'estrade Geanine, qu'une première correction transforma en (...) auec si maigre mine.- 2. és au-dessus des trois dernières lettres, biffées, de vireuoltant.

44.

[80]

Je meurs pour vous, ma gentille mestresse,
Pour vous je meurs, & si ne vous en chault.
Craignez vous point du Dieu puissant & hault
L'ire sur vous descendre vengeresse ?

De plus en plus vostre rigeur me blesse,
De plus en plus vostre desdain m'assault,
Et toutesfois d'un courage moins chaud
Je ne vous fuy, tant mon malheur me presse.

O! dure mort, bien tost delie moy
De la prison ou je suis en esmoy
Pour la plus belle & cruelle du monde,

Puis que forcé du destin malheureux,
J'ose vouer mon ceur trop genereux
A celle en qui tant de merite abonde.

8. suy.

45.

[81]

Le soucy qui mon ceur diversement bourrelle
S'attize mille foys au moyen de mes yeux,
Qui peu sages, mirant l'ornement gratieux
De la belle nature, en ce primtems nouvelle,

Impriment dans mon coeur de ma dame cruelle
Un million d'attraitz, de ses doux-riantz yeux
Qui de leurs vifs rayons me ravirent aux cieux
En l'heureux premier jour de ma douce *querelle*.

— Mais las! c'est pour cognoistre en quel malheur je suis,
Privé de tout espoir, chargé de tant d'ennuys
Qui changent mon apvril en la fin de l'année :

Car voyant de quel bien je me voy despouillé,
D'un triste souvenir je demeure souillé,
Maudissant de mes maux l'estrange destinée.

3. Second hémistiche au-dessus de l'attrait delitieux, partiellement biffé.- 5. D'abord Figurent dedans moy, biffé.- 6. D'abord L'ame, le corps, l'attrait, la bouche, & les beaux yeux, partiellement biffé, puis divers tâtonnements : Mille & mille (biffé), que la couleur des (biffé).- 7. leur.- 10. tout au-dessus de mon, biffé. 13. souvenir au-dessus de desespoir, biffé.- 14. mes maux (ou maulx ?) au-dessus de ma fin, biffé.

46.

Amour impatient de voir ma liberté [82]
Despiter son carquois, & seul attendre en place,
S'est faict harquebuzier, & contre mon audace
S'est armé, cauteleux, d'une rare beauté.

Il a faict de ses yeux son plom en rond vouté,
Sa poudre de son ris, sa meche de sa grace,
Et des gentilz attraits qui decorent sa face
S'est faict un fourniment pour flanquer son costé.

Hardy il bat l'estrade a l'entour de sa bouche,
Entre ses blondz cheveux il dresse l'ecarmouche,
Sa taille il gabionne & s'en sert de rempart.

Pour bute il a mon ceur, & moy, las! je ne treuve
Harnois si bien trempé, ne si fort a l'espreuve,
Qu'il ne le perce a jour tant il est bon soudart.

---

11. ta lle.- 13. fort biffé avant bien.

47.

Belle maison, adieu, richement honorée [83]
De tout ce qui plus beau se peult voir de nos yeux,
Adieu Nanteuil, demeure & sejour gratieux
Des nymphes, de l'honeur, & filz de Cytherée.

Adieu parc qui rendoys mon ame enamourée
D'un zele tout divin, ou d'un pas serieux,
Discourant a part moy, je penetroys les Cieux,
Rendant de sa prison mon ame separée.

Mille & mille beautez qu'a ce primtems nouveau
En toy j'ay remarqué (agreable chasteau)
N'ont varié mon ceur de sa belle demeure,

Car mon corps est icy, mais a Paris mon ceur,
Ou d'une belle dame esprouvant la rigeur,
Je m'en vay la servir jusqu'a tant que je meure.

---

3. Au-dessus de Nanteuil (non biffé), d'abord mais puis chasteau.

48.

Sur le pourtraict de mad^le^ Angelique [84]

Pour avoir exprimé d'une main asseurée
La beauté, l'energie & le mignard attrait
De la mere d'Amour, Apelléz en effect
A rendu son clair nom d'eternelle durée.

Et toy qui nous depeins la face decorée
De cent mille beautez en ton œuvre parfaict,
Tu acquiers la louange & l'honeur qu'a bon droict
On deffere a celuy qui l'a bien meritée.

Mais si tu n'as pouvoir de la representer
Telle que vifvement elle se peult monstrér,
Ne t'en esbahy point, elle est toute divine;

Angelique est son nom, angelique son front,
Angelique sa bouche, & ses beaux yeux qui font
Que mieux son beau pourtraict loge dans ma poytrine.

49. *Quad.*

On dict chacun de nous icy
Avoir son ange debonaire :
Mes veux & priere ordinaire
Ne s'adressent qu'a cestuy cy.

50.

Responce de M. Angelique [85]

Ma bouche ny mes yeux dans ce tableau compris
Ne scauroint figurer ma nature divine,
Le ceur est vraye*ment* le secretaire insigne
De ce qui gist en nous d'honeste & mieux apris.

Si le voir a travers il nous estoit permis,
Tu verroys dans le mien une affection digne
De ton amoureux joug, qui prend son origine
De la mesme douceur qui de moy t'a espris.

Croy moy donc, je te pry, ne jugeant plus si belle
Ma face ou mon pourtraict, car mon amour fidelle
Est plus belle cent foys, procedant de tel ceur,

Qui comme le soleil de ses rayons efface
Tout aultre luminaire, ainsy ma foy surpasse
De ma bouche & mes yeux la gentille lueur.

---

3. vrayem̄ au-dessus de seulement, non biffé.- 9. je, biffé, avant ne jugeant.

51.

[86]

L'Ange qui bienheuroyt d'aise toute ma vie,
L'Ange qui m'assistoyt a toute heure, en tout lieu,
L'Ange que tres-devot j'invoquois apres Dieu,
L'Ange qui m'inspiroit une douce manie,

Me laissant maintenant miserable, en furie
Devient maulvais demon pour moy, & du milieu
Des enfers, je ne voy qu'aucun secours ait lieu
Pour esperer la fin de ceste tragedie.

O Angelique fiere, hé! laysserez vous bien
Perir comme damné cil qui n'esperoit rien
Moins que ce qu'il recoyt d'un fidele service ?

Tirez le du malheur par quelque beau moyen,
Vous avez le pouvoir, il le merite bien,
Et n'implorant que vous, vous luy fairez justice.

---

10. infortuné au-dessus de comme damné, non biffé.- 12-14. Au bas de la page, nouvelle version du dernier tercet; je mets entre parenthèses les mots barrés :

Non toute belle non mais par un (beau) seul moyen
Tirez le du malheur comme il merite bien
(Loff) Vous (offrant) faisant (humblem̄t) de son ceur un deuot sacrifice.

52.

Imité de Petrarque [87]

Quanta invidia ti porto avara terra &c.

Las! qu'a bon droit j'envy la terre qui embrasse
Celle que j'ay perdu pour ne plus la revoir,
Celle dont la douceur maistrisoit mon vouloir
Par le gentil attrait de sa divine grace.

Hé! que j'envy le ciel, qui loge en son espace
Le plus divin & beau de mon unique espoir,
L'ame de mon soucy qui esclaire au manoir
Des esleuz bienheureux, voyant Dieu face a face,

Et les anges encor, qui decorent le lieu
Ou ma *maistresse* vit avec eux, louant Dieu
Du mesme ceur bening qui la rendoyt aymable.

Mais plus j'envy la mort, qui cruelle a esteint
Le brandon de ma vie, & me laysse en tel point
Que ne pouvant mourir, je vy trop miserable.

53. Sur les *lettres* capitales, Sonét. [88]

Nature en vous a mostré son pouvoir,
*O*rnant le clair de *vostre* beau visage
*E*t de vertu, & de cest advantage
*M*ieux, de pouvoir ses graces faire voir.

*I*e suis ravy de vous apercevoir
*A*vec raison user d'un beau langage,
*R*iche, & facond, o! celeste ramage,
*M*ais qui scauroit ton lustre colorer ?

*E*ntrelassé de mille inventions,
*N*aifvement il preuve voz raisons,
A tous faisant son merite notoire;

*V*oyre sa source inepuysable rend
L'heur tesmoigné qui certain vous attend,
*D*e tousjours vivre en sa belle memoyre.

54.

Rendez la moy, cruelle, ma povre ame, [89]
*A*ins que reduit dessous la noyre lame
*C*e povre corps ne soyt par voz rigeurs.
*H*é! que ne puis je eviter ceste flamme
*E*stincelant dans voz beaux yeux, madame,
*L*aquelle faict qu'incessamment je meurs!
*L*arrez vous bien trespasser de douleur
*E*n vous servant, celuy qui vous reclame ?
*N*on, belle, non, mais pour me secourir
*O*yez mes pleurs, prevenant le desir
*I*mpatient qui ma triste mort trame,
*R*endant heureus' et ma vie & mon ame.

55. *La prison du vént de Gascogne* [90]

Doublement prisonier, je vy captivement :
Madame dans ses yeux tient mon ame saysie,
Mon corps es retenu dans la grotte moysie
Qui des povres humains est un cruel tourment.

O heureuses prisons, un vray contentement
J'ay toutesfois par vous, car soyt que j'aye envie
De mediter, pensif, les beautez de m'amye,
D'un hardy trait je vole aux cieux legerement;

Car la prison du corps me retient tout saisy
Et me contraint errer en mes discours ainsy,
Et la prison du ceur limite mon courage.

Il est vray que ses yeux me traittant doucement
Layssent voler mon ceur par tout heureusement,
Mais mon corps comme un geay chante dans une cage.

---

11. des yeux, biffé, au-dessus de du ceur.

56.

Quand j'estoys prisonier de tes yeux seulement, [91]
Mon ame voletant parmy l'air de ta grace
S'esgaroit a tout heure, & en divers espace
Me conduysoit au veuil de mon contentement.

Maintenant prisonier, mais plus cruellement,
Je vy (o moy chetif) en estrange disgrace,
Car privé de tes yeux & de ta belle face
Un tres-rude geolier me garde estroitement.

Au moings, cruel, au moings laysse moy voir mon mieux,
Laysse errer librement sur son beau chef mes yeux,
Quand devant moy passant elle m'escoute plaindre;

Ou plustost faictez moy juger cruellement
Mon procez criminel : car quel plus grief tourment
Que ne la voir tousjours, vivant scauroy je craindre ?

---

4. conduysot.

57.

Esmeue de pitié vous venez visiter [92]
Ce povre criminel, qui remirant peu sage
L'attrayante douceur de vostre beau visage,
Demeure tout vaincu de vostre doux parler.

Et puis en vostre absence il ne faict que songer
Tousjours en voz beaux yeux, reterant leur image
Par vive impression dans le forcé courage
Qui mille foys la nuit le contraint soupirer.

Madame, il attendoyt par un sort inhumain
De debvoir recourir a son Roy souverain
Pour obtenir bientost sa grace favorable;

Mais hors de ce danger, en un aultre plus grand
Il est tumbé, chetif! car il se va mourant
Si vous ne luy tendez la vostre secourable.

---

2. Ce au-dessus de Vn, biffé.- 4. doux au-dessus de humble, non biffé.

58.

Pourquoy suis je surpris de tres-griefve douleur ? [93]
Pourquoy suis je transy de profonde langeur ?
O Segneur eternel, qui faict que ma povre ame,
Mortelement atteinte, eperdument se deult,
Et rien que soupirer a toute heure ne veult,
Prevoyant le danger que mon malheur me trame ?

Pourquoy n'ay je recours a toy, Dieu souverain,
Qui seul peux destourner tout effort inhumain
D'encontre tes esleuz & leur estre propice ?
Previen donc mon souhait, daignant me secourir,
Et ne laysse ma vie & mon honeur perir,
Mais éclarcy mon droit par ta sainte justice!

Pour avoir mis a bas un athée inhumain,
Pour avoir abattu un indague vilain,
Seray je bien repris, & pour avoir encore
D'un traistre, d'un pedant, d'un homme furieux,
Mesdisant, inconstant, mutin, injurieux,
Repoussé la fureur qui ton nom deshonore ?

Vrayment s'il est ainsy, que j'aye mal pensé [94]
De m'estre contre luy promtement advancé
Pour chastier ce fol, cest homme sans cervelle;
S'il est vray que sans droit, sans preuve, sans *raison*,
Sans indice certain de bonne occasion
J'ay attaqué ce chien plain de rage cruelle,

Que jamais desireux je ne soy de l'honeur!
Que pour glorifier ton plus beau loz, Segneur,
Plus ne serve l'espée, & qu'en toute asseurance
L'infidele mocqueur blaspheme ton saint nom,
Le barbare cruel denigre ton renom,
Se couvrant du sujet d'une vaine science!

Si de toy mesdisant je ne l'eusse aperceu,
Si mesprisant ton nom je ne l'eusse cogneu,
Auroy je bien osé dessus luy entreprendre ?
Non, non, car je suis seur de toy, favoriseur [95]
De l'homme bien vivant, te rends juste vengeur
De celuy qui le bon tasche a veincre ou surprendre.

Mais inspiré du vent de ton zele, Segneur,
Du vent de ton esprit, du vent de ta faveur,
J'ay repoussé le vent de sa rage felonne
Et pour puriffier le cerveau esventé
De ce blaffard coyon contre moy irritté,
Sur luy tu as soufflé n*ostr*e vent de Gascogne.

Parquoy delivre moy par ta saincte douceur
De ceste orde prison & de l'aspre terreur
Qui mes sens estourdit, alors que pour ma garde
Ou pour mon reconfort nul je ne voy que toy :
Monstre toy mon appuy & me tire d'esmoy,
O Segneur, car vers toy, non ailleurs, je regarde!

59..

Le tané que j'honore a grande sympathie [96]
Avec vostre beauté, car son lustre parfaict
Des plus belles couleurs nayfvement extraict
Seul represente tout ce qu'el' ont en partye.

Et le ciel liberal ne vous a departye
La beauté a l'esgal de quelqu'aultre sujét,
En vous seule unissant par son divin project
La grace qu'il avoit sur tout' aultre bastie.

Le tané ne se tache, & n'altere la veue :
Vostre ceur ne se peult en rien contaminer;
De vous voir, le desir jamais ne diminue.

Le tané n'est commun, rare on doit estimer
Aussy *vostre* beauté, bref le tané m'agrée,
Me convient, m'esjouyt, me plaist & me récrée.

---

4. ce quel'ont.- 12. rare est vostre beauté, biffé.

60..

Le celeste flambeau d'un secrét mouvement [97]
Faict naistre en l'Univers toute sorte d'essence :
Ainsy de voz valeurs la divine presence,
Et de vostre beauté l'agreable entregent,

Font entre les mortelz un miracle evident,
Faisant naistre d'un rien, & donnant existence
A ce qui n'en a point, par la belle influence
Que vostre doux regard leur darde a tout moment.

Car ceux qui sont sans ceur, vous voyant s'enhardissent
Et ceux qui sont muetz pour vous louer benissent
Les Graces, & l'Amour qui se niche en voz yeux;

Et moy, n'estant privé de ceur mais de science,
M'estudie en ces motz a mettre en evidence
Le peu qui m'est permis du ciel, ne pouvant mieux.

61. A Madame de L'Ers. [98]

Madame, la vertu qui vous sert d'ornement
Pour faire qu'a bon droit un *chacun* vous admire
Me permét en ces motz briefvement vous descrire
Ce qui vous peult servir d'un advertissement.

Combien que ce ne soit pour penser meritér
D'un poëte fameux la belle renommée,
Il suffit a ma muse estre de vous aymée
Car sans vous rien de beau elle ne peult chanter.

Que font ces amoureux ? Ces muguetz plus ardentz
Pour attizer le feu, dont l'amour vous dispence ?
Veulent ilz rechanger l'eage de vostre enfence
A *vostre* eage meury pour vivre plus contentz ?

Veulent ilz esmouvoir de vostre ceur la glace, [99]
La metamorphosant en flamme & en ardeur,
Vostre ceur qui bien né n'aspire qu'a grandeur,
Satisfaict des tresors de *vostre* bonne grace ?

Ou je suis fort trompé, vostre raison surmonte
Des aiguillons d'amour les assaultz furieux,
Et ces vains poursuyvantz desirent *pour* le mieux
Quelqu'aultre chose en vous qui par trop les mesconte.

Ilz sont braves, adroitz, bien apris; & encore :
Agreables a voir, estant leur beau parler
Fluyde en beaux discours, mais j'ose deviner
Qu'ilz cerchent du metail qui leurs graces redore!

TITRE : L'ers ou Lérs.- 11. rechancher, avec second ch biffé et surchargé d'un g.

Je les treuve advisez, mais ce n'est en la sorte
Qu'il vous en fault user, il ne fault acheter
L'home, l'honeur, l'amour, la vertu, le scavoir, [100]
Car a plusieurs dangers on ouvre ainsy la porte.

J'entends bien : vous n'osez par v*ost*re courtoysie
De leur service faint sitost les demouvoir;
Toutesfois vous pourrez en fin clairem*ent* voir
Que ce n'est que semblant, fainte & hypocrisie.

Vous faitez comme fit Penelope fidele,
Au vagabond Ulysse observant loyaulté
De tant de poursuyvantz qui flanquoint son costé
Pour, rusez, espouser ses grandz biens, non a elle.

Sa belle patience en fin vainquit leur rage,
Pour ce que retournant Ulysse (son soucy),
Ceste troupe d'amantz s'esvanouyt ainsy
Qu'un esclair flamboyant au milieu de l'orage.

Aussy quand a la fin il leur pourra parestre [101]
De celuy que le ciel pour vous a destiné,
Et qu'il sera de vous instem*ment* guerdonné,
Adieu, mes amoureux, d'une fuyte champestre!

C'est en sujét d'honeur & loyauté fidele
Qu'il vous fault rallumer le cyprien brandon,
Choysissant un bon ceur & faisant mesme don
Du vostre, ainsy n'estant au vray debvoir rebelle.

Sur ce point arrivé, je cale icy ma voyle,
Vous priant de ne voir ces rimes de travers,
Et ma muse croyra que Madame de L'Ers
Est son phare luysant comme au ciel mainte estoile.

---

29. D'abord n'ozer, biffé.- 47. Choysisant.- 49-52. Ce quatrain est barré.- 50. D'abord Vous priant ne vouloir ces motz voir de travers.- 51. LErs.

62. Capitales [102]

Maistresse mon soucy, mon desiré bonheur,
*A*ye quelque pitié de ma triste langeur,
*R*etire du tumbeau mon ame presque estainte!
*I*e pleure incessamment, de tes beaux yeux absent,
*E*t quand j'en suys plus pres s'allume mo*n* tourment
*S*i que je vy mourant, comme tu vois sans feynte.
*A*rriere de mon ceur tout lasche desespoir!
*N*on, j'ayme mieux mourir en t'aymant que d'avoir
D'une aultre le loyer de mon zelé service.
*R*ecoy donc de mes veus le fidelle dessain,
*A*cceptant pour jamais icy mon ceur pour tien
S'offrant a toy joyeux en devot sacrifice.

---

12. Pâté sur la lettre initiale, qui pourrait aussi bien être un L .

63 .

Par les refrains mignards des gentilles chansons [103]
Qui de ton luth d'yvoire embellissent la grace,
Tu vas, jeune, esgalant le vieux sonneur de Thrace,
Orellant d'un bel air les boys, plaines & monts.

Et redoublant en moy par tes doubles fredons
Le beau desir que j'ay de voler sur Parnasse,
Tu fais que ce dessain sur tout au*ltre* j'embrasse
Pour des gentilles seurs recepvoir les beaux dons.

La donc, mon de Villars, d'un beau mode dorique
Fay moy grossir le ceur, soy mon Aristonique,
Et si jamais je puis Alexandre imiter

En quelque qualité, un trophée honorable
Je feray t'eriger, a jamais memorable
Comme ayant, par ton luth, sceu Monluc *con*tenter

Avant le premier vers : Jayme mon Luc, biffé.- 5. Au-dessus du second hémistiche, qui n'est pas biffé : redoubles sons.-7. dessain : d'abord desir, biffé.- 9. Le nom, biffé, n'est pas très clairement lisible; var. : docte ... (mot illisible), biffé; brave soneur, biffé et récrit, Arion mis en parallele à soneur.- 12. dun t. h.- 14. Monluc est biffé.-9-14. Les tercets ont été retravaillés; on déchiffre au bas de la page 103

Imitant le divin de tes perfections

et, décalés,

... Admirable ... nouveau Aristonique
Tu charmeras le cur dun beau mode dorique
... un Alexandre tenter

(ce dernier vers est rogné). A la page 102 :

Honorant ta valeur d'un trophée honorable
Si qua jamais ton nom en sera memorable
Ayan sceu par ton lut les ames conforter.

64 .

Comme de toute chose un commencement beau [104]
Faict attendre la fin plus belle & asseurée,
Je veux par les beaux sons de ma lyre dorée
Esmouvoir Montesquieu, a ce jour plus nouveau,

De suyvre allegrement ce que l'occ*asi*on
Te monstre *com*me au doyt : c'est qu'en ceste journée,
Qui de l'an la premiere a esté destinée,
Tout se change po*ur* toy en meilleure achoyson.

Nouveau jour, nouveau moys te feront *com*mencer
En l'estude nouveau un debvoir favorable,
Et le Ciel me promet de te rendre agreable
Un guyde, aussy nouveau, pour bien tost t'advancer.

En nouvelle maison, d'un tout nouveau desir
Il nous fault agencer pour la v*er*tu poursuyvre,
L'aymer d'un franc souhayt, aprenant a bien vivre,
Et en tout bel estude employer le loysir.

Tu jouyras apres du fruict plus savoureux
Qui suyt de ce labeur l'immortelle louange,
Car d'entre les Gascons Montesquieu sera l'ange,
Et moy le porte enseigne a jamais glorieux.

---

12. aussy au-dessus de plus, biffé.- 20. Nous conservons la rédaction primitive, bien qu'elle ait été biffée et remplacée par Dont le brave renom atteindra jusqu'aux cieux.

65.

D'ou la belle splendeur qui vivement esclaire, [105]
Du celeste flambeau effaceant la lueur ?
Qui faict qu'en ceste nuict, sans repos *nostre* ceur
Se mire dans le clair de si belle lumiere ?

Est ce point l'Eternel, qui en cest hemisphere
Faict luyre le soleil d'eternele grandeur,
Le soleil de Justice en qui gisant *nostre* heur,
De sa belle clarté chasse *nostre* misere ?

C'est luy vrayment, c'est luy qui ceste nuict naissant,
Accomplit le vouloir du trois fois tout puissant,
Venant du ciel icy pour au ciel nous *con*duyre.

---

3. Qui faict au-dessus de dou vient, biffé.- 10. Nous conservons la premiere rédaction, non biffée; pere au-dessus de trois fois.- 12-14. Le second tercet est resté à l'état d'ébauche; on déchiffre au bas de la page des fragments juxtaposés : chantons - Jour bienheureux - crestiennement francois - La sus doncques - tous ... a la fois - Chantons de cur de bouche & - De bouche dinstrumentz & de ceur / & de main / de l'ame / & de voix - pour du ... faire haultement ... -et ces deux vers à peu près aboutis :

Si qu'on oye par tout nom haultement bruyre
Chantons tous dun acord & de mains & de voix.

66.

Si le finy pouvoit de l'infiny comprendre
Si non le tout, au moings quelqu' atome caché,
Le sujet que je prens ne tiendroit empesché
Ma muse de son cours, qu'elle ne fit entendre
Voz merites parfaictz a ceux qui veulent tendre
Au double mont d'honeur ou vous tenez fiché
Vostre coeur genereux

---

7. Le reste de la page est vierge.

67. Sur la serenade faicte en place Navone avec mes^{rs} de Ruffec & de Mortemar. [111]

Phebus craignant que les chansons
De deux freres, ses nourrissons,
Deussent vaincre sa douce lyre,
Nous a derobé ce beau jour,
Et Diane vient a son tour
Sur cette belle place luyre.

Voyez mille & mille flambeaux
Briller au ciel, voyez les eaux
De ces deux fontaines argentines,
Voyez les pierres s'esmouvoir!
Mais venez toutes choses voir,
Tesmoignant leurs chansons divines

Tout ainsy que l'Aigle arrivant [112]
Entre mil oyseaux s'esbatant,
Tout fuit bien loing de sa presence;
Et du rossignol la chanson
Faict honte au babillard pinson
Qui son beau chant esgaler pense.

Ruffec de son luth tout divin,
Accordé au ton du serin,
A foudroyé l'indigne race
De cent corbeaux qui profanoint
Ce beau lieu tant ilz crouassoint,
Vistement nous quittant la place.

TITRE : plce.

Et ce misser Pantaliron
Avec Georges le poltron,
Qui d'un larigot faisoit feste, [113]
Par des Amviles bon soldat
Aussy tost sont mis en degat,
Du serein escrasant leur teste.

Je vis Thomas le saffranier
Avec Simon filz d'un musnier,
D'un *signor si* faire grand comte:
Mais au dire des mieux apris
Le serin a l'honneur du pris
Et Gaultier en recoit la honte.

68. Sonnet [114]

Le soleil esclarcit tout ce qu'en l'univers
Peut sentir de ses rays l'influence benigne :
Admirable influence, eternelle et divine,
Qu'aucun ne peut descrire en prose ny en vers!

Mais si quelque homme ingrat ose, tout au travers
De sa belle rondeur ficher sa veue indigne,
De son juste courroux Phœbus monstre le signe,
L'aveuglant par exemple aux ingrats et pervers.

Ainsi de tes vertus la faveur liberalle,
M'animant a l'honneur, fait *que* ma muse esgalle
A escrire ou parler les mieux disans icÿ;

Mais quand d'ung vol trop hault j'entreprendz a descrire
Touttes tes qualitez, je cognois bien que d'ire
Plein, tu me rend confus d'un bigearre soucÿ.

8. exemples.

69.

Yeux de moÿ tant aymez, beaux astres de la France,
Quel destin malheureux m'a de vostre presence
Banni cruellement,
Qui faict qu'un desespoir me tourmente a toute heure,
Pour lequel sans vous voir il faudra *que* je meurre
Accablé de tourment ?

Des que les vifz rayons de vostre belle face
S'eslognerent de moy, pour chose que je face,
Effacer je ne puis
De mon cueur le despit de si triste fortune
Qui me ronge, cruel, et pour qui j'importune
Le ciel de tant de cris.

Le sejour si plaisant de la belle Italie [115]
Ne m'est, absent de vous, qu'un desert ou ma vie
De douleur se repaist :
Quoy que j'y puisse voir que tout le monde admire
Ne me peut esmouvoir, car ce *que* je desire
Est beaucoup plus parfaict.

Beau printemps qui maintiens tout autre en alegresse,
A moy tu me fournis cent subjectz de tristesse,
Car voir des belles fleurs,
Ouyr du rossignol la chanson attrayante,
Et ne voir point l'objet qui doulcement m'enchante
Faict que cent fois je meurs.

3. Bannis.- 19. tous autres, où seul le dernier s est barré.

Le beau jour qu'Apollon en sa saison esclaire,
Redorant l'univers, delaisse sans lumiere
Mes yeux, ne recepvant
L'aspect vivifiant de leur doulce influence
Qui de ses beaux rayons illumine la France,
Dont je va souspirant.

Que ne suis je ung oiseau, une viste arondelle,
Pour desloger d'icy et me rendre vers celle
Qui cause mon trepas!
Du Tartare felon la flesche en l'air sifflante,
De l'eclair orageux la flamme estincellante
N'esgaleroint mes pas.

Si fault il desloger, adieu donc Italie,
Adieu sejour trompeur, rien en toy je n'envie
Si je revois un jour
Le bel œuil doux-riant de ma chere maistresse,
Qui tout incontinant charmera ma tristesse,
Vivifié d'amour.

---

25. e. fa s.- 26. redourant, avec u biffé.-31. vnne vispe, avec correction en viste.- 36. D'abord Esgaleront m.p., avec adjonction de N' a l'initiale du vers, et imposition d'un point sur le n du verbe.

70.

Le plus noble, plus sainct & louable exercice [116]
Que l'homme puisse faire, en ce monde vivant,
C'est l'estat grave & beau de l'honeste marchant
Qui ne met point son ceur a perverse malice.

Noble il est voirement, car le premier usage
Que la raison eut mis es hommes les premiers
Feut de vendre, changer, & amasser deniers
Po*ur* le traffic heureux de tout un paÿsage.

Il est beau, car est il rien qui tant nous agrée
Que l'or, l'argent, la soye & l'etoffe en couleur
Qui de mille beautez decore sa valeur,
Et dont ce beau traffic s'honore & nous récrée ?

Tous les au*ltr*es estatz au prix d'icelluy, viles,
Roturiers & faquins au vray peuvent sembler :
L'un vit de la rapine, & l'au*ltr*e a bien plaider
Pour tromper un paisan affine ses coquilles;

Le gendarme est larron, le juge nous bourrelle,
Un roy nous pille tous, un prestre nous seduyt,
Ung poltron usurier nous mine & nous destruit, [117]
Le seul brave marchant vit d'une vie belle.

L'un se romt le cerveau a chercher la science,
L'au*ltr*e se peyne en vain pour aprendre a rimer,
L'au*ltr*e se fait tuer po*ur* trop bien escrimer,
L'au*ltr*e par trop bon temps se faict grosse la panse.

---

22. D'abord L'a. se romt le col p. a. a baller.

Mais le marchant heureux en tout temps, a tout heure
Ne voit aulcun objet qui le puisse facher,
Il voit ses serviteurs diligens advancer
Ses affaires tousjours, & sa maison bien seure.

Tantost il manira devant une grand dame
La riche toyle d'or, le velours, le satin,
Et puis il touchera doucement son tetin,
Ravissant un baiser de sa bouche de basme.

Tantost une bourgeoise ou au*ltre* belle fille,
Dans son beau magasin admirant ses tresors,
Amoureuse se rend en son endroit d'eslors [118]
Sans en faire semblant, d'une grace gentile.

Voicy le courtisan qui superbe*ment* grave
N'a rien de beau sur luy, que ce que le marchant
Luy a presté, vendu, ou baillé sans argent,
Qui le marchant cherit, & tout au*ltre* homme brave.

Le juge, le prelat, le laboureur champetre,
Du marchant bien garny ne se peuvent passer,
Car ilz ne font jamais que du bien amasser
Avec mille travaux, pour en ses mains le metre.

De tous au*ltres* estas, les uns font leur retraicte
Aux chams, qui aux conventz, ou qui pres des prisons,
Mais les nobles marchantz ont tousjours leurs maisons
Au plus beau des endroitz d'une ville parfaite.

O superbe Paris, y a il chose telle
En toy que cest estat que j'ose tant vanter ?
Non, car tout ton honeur vient de ce beau mestier [119]
Qui te faict sur tout au*ltre* exceller, nompareille!

44.les metre.- 46. au conventz.

D'aultant que ce beau train tous les au*ltres* surpasse,
D'aultant ceux que j'entendz par ces vers honorer
Meritent dessus tous qu'on les vienne admirer,
Nez du Ciel pour avoir de tous la bonne grace.

Leur ensegne n'est point ny à *L'homme sauvage*,
Ny au cruel *Lyon* ny au *Monde petit*,
Ny au *Vieil Empereur*, car elle s'embellit
De deux cygnes chantans un celeste ramage.

Beaux cygnes, vous estez oyseaux de bon pr*e*sage,
Soyez doncques heureux a ce noble quatrain
Qui meine a vos*tre* guide un si louable train,
Les faisant prosperer & vivre un tres long eage.

71. *Sonet de M^{r} sur la pastourale suyvante* [138]

Nul ne pouvoit chanter plus dignement la gloire
Des deux bien nez bergers des beaux champs angoulmois
Qu'un de Perez sans per, auquel ja mille fois
Phebus a *pour* hommaige offert son luth d'yvoire.

Leur grace & leur beauté rapporte a la memoire
Celle d'Apollon mesme, alors qu'emmy les bois
Que va bagnant l'Amphrise, il vivoit soubz les loix
D'Admete, & sur Marsye il obtint la victoire.

Si le Tybre, ou les cieux comme a l'envy entre eux
Ont versé tout leur mieux, s'estime tres heureux
Pour voir en les voyant l'air de sa gent premiere,

Vrayment un plus grand bien peult attendre a son tour
La France, heureux sejour des armes & d'amour,
Ou doibt d'astres si beaux esclairer la lumiere!

TITRE : le nom de l'auteur à qui devaient être attribués ces vers est resté en blanc.

72.

Chant pastoral : [139]
RUFFIN, CYPRIN, *bergers*
LOURDIN, *gardien*
PERESIN, *juge subal.*

Deux bergers, l'ornement des foretz angomoises,
Esmeus du souvenir des bergeres francoises,
Enfloint leurs chalumeaux d'une douce chanson,
Estrivant a l'envy, faisant juge du son
Lourdin leur gardien, Lourdin qui tousjours veille
A rendre ces bergers des aultres la merveille,
Qui les encourageant, ainsy les excitoit,
Et du miel de sa bouche a l'honneur invitoit :
"-Ruffin, mon cher soucy, & toy Cyprin que j'ayme
Plus que mes propres yeux, si ung desir extreme
A tousjours vostre ceur forcé jusques icy
D'apprendre & remarquer d'un fidelle soucy
Ce qui peult accomplir vostre tendre jeunesse
A gouverner un jour voz troupeaux en liesse
Et combatre les loups qui ravagent les lieux
Ou vostre beau repaire a propice les cieux,
Ores que Marion la prudente bergere, [140]
Marion pour vous seuls heureuse mesnagere
A soing de voz chevreaux, vous envoyant icy
Fromaige, pain & layt, & ce qu'il fault aussy
Pour vous fere paretre entre les pastourelles
(Qui d'un couple si beau les graces immortelles
Admirant a bon droict, sont navrées d'amour,
Ainsi que nous voyons de nos yeux chaque jour

20. d'un biffé avant & c.q.

A l'abry des buyssons qui bordent le rivaige
Du Tybre tortueux, dont le beau paysage
En ce primtemps nouveau pousse tout a aymer),
Sus, enfens, commencez tour a tour d'entonner
Un chant a Apollon! Que ton flajeol d'yvoire,
Ruffin, en ce pays laysse de nous memoyre;
Que de sa cornemuse, en ce pays latin,
Face a jamais parler mon bien aymé Cyprin!
Icy nul vent ne bat, & d'attentive oreille
Nous gousterons heureux de voz chants la merveille;
Peresin (bon hillot qui ayme voz chansons)
Et moy, du plus scavant sans faveur jugerons. [141]

CYPRIN

C'est bien dit, mon Lourdin! tousjours, tousjours ta bouche
Incite vifvement noz mains a l'ecarmouche.
Il fault doncques oser. La, mon tres-cher Ruffin,
Pour sonner contre moy n'oublie ton latin,
Et commence premier, comme tu me surmonte
A tout, mais a chanter je te veux fere honte,
Comme le rossignol en la belle saison
Des aultres oysillotz offusque le jargon!

RUFFIN

A moy il ne tiendra que mon flageol n'egale
Le doux rossignolet, & que d'une cygalle
Je ne face paretre a la voix mon Cyprin
Qui, peu saige, se monstre envers moy si mutin!

LOURDIN

Nous aurons du plaisir, en lyce si gentille!
Et voicy accourir de bergeres cent mille
Qui ont cogneu desja, encor que de bien loing,
Que de braver icy ces deux pasteurs ont soing.

31. s surcharge l'initiale de t a .

CYPRIN [142]

Laissez les arriver! si aulcune m'agrée,
Qui esgale en blancheur ma nymphe Galathée,
En moins de six fredons je la fais trebuscher,
Et si mon cher Ruffin n'y oseroit toucher!

LOURDIN

Commencez donc, pasteurs; le dieu Pan favorise
Vos veus en toute belle et louable entreprise!

RUFFIN

Pan sera le suject de mon *com*mencement :
Pan n'est des pastoureaux le dieu tant seule*ment*
De sa main la rondeur de la terre il embrasse,
Et ce que tout le ciel enclot de son espace.

CYPRIN

Sans invoquer Phebus je ne veux *com*mencer :
Phebus luyt aux pasteurs d'un ray *ser*ain & clayr
Et a ma cornemuse il suscite un zephyre
Pour entonner son los, qu'un ch*ac*un m'en admire!

RUFF. [143]

D'ou vient qu'aussy soudain que mon flajeol entonne
Quelque chant a Dianne, il semble tout divin ?
Dianne po*ur*chasser en ses buyssons m'ordonne,
Affin d'ouyr les chants de son chery Ruffin!

CY.

Mais d'ou vient qu'en chantant la tres belle Cyprine,
Ma cornemuse semble a la voix d'un serin ?
C'est que sa deité en cent pasteurs n'estime
Que le ceur genereux de son aymé Cyprin!

---

65. & biffé avant il ; s biffée avant zephyre.- 66. Pas de signe d'abréviation sur chun.-71. Dou vient biffé avant Mais.

RUFF.

Je porte a ma mignonne un flajeolet d'yvoire
Percé tres-proprement & de son argentin;
Je l'auray tousjours cher po*ur* l'heureuse memoire
Du berger qui l'a faict : c'est le bon Laurencin.

CY.

A la mienne un pre*se*nt de ces deux tourterelles
Je feray, qui *se*ra pour luy fe*re* scavoir
Que n'estant esclairé de ses belles lumieres,
Le soleil au midy m'est tenebreux & noir.

RUFFIN [144]

Ma Pasithée esgale en son p*ar*ler aymable
Le murmure plaisant de ces ruysseaux prochains;
Le soleil ne voyt rien a elle *com*parable :
Qui le nie, je viens des paroles aux mains!

CY.

Ma nymphete seucca de mainte & mainte avete
Tout le miel po*ur* charmer mon ceur de son amour :
Qui en prefere a elle une au*ltr*e, de sa teste
Pourroit estre en danger, si je m'eschauffe un jour!

LOURDIN

Tout beau, tout beau, Cyprin! de v*ostr*e cornemuse
Le ventre ne poussez d'un si lourd mouvement!
Et toy, discret Ruffin, d'aulcune chanson n'use
En ce bord estranger qui nous donne tourment.

RUFFIN

Bon Dieu, que fait asteure aux rives de Garonne
Mon fidelle berger, mon bien aymé Lucin ?

---

79. ceste biffé avant ces.- 81. deux biffé avant belles.-84. ruysseaux au-dessus de fleuves , qui n'est pas biffé.

Lucin qui d'un grand roy merite la coronne, [145]
Tant il est accomply & en honneur divin.

CYPRIN

Bon Dieu, que fait asteure ez plaines esmaillées
(Qui trop dela les montz le separent de moy)
Le berger Pompignian, le berger des merveilles ?
Je croy que mainte nymphe il a mise en esmoy!

R.

Quand nous serons un jour par ensemble tous quatre,
Va te cacher, Cyprin, car nous vous apprendrons
A saulter & courir, & mainte fere abbatre,
Moy & mon cher Lucin, l'aysné filz des Gascons!

C.

Quand nous serons un jour tous quatre par ensemble,
Fuy t'en bien loing, Ruffin, car nous te deffions,
Moy & mon Pompignian! & quoy, desja tu tremble,
Craignant d'avoir affere a deux maulvais garsons ?

RUFFIN [146]

Je veux une chanson entonner par les feyntes,
Pleurant du grand pasteur Henryot le malheur,
Frappant l'air de ces boys de mes tristes complaintes
Pour esmouvoir le Ciel a ma juste douleur!

C.

Soyt honnie a jamais la race mortirere
Qui le bon Henryot a trahy meschamment;
Puisse perir soudain qui secourir n'espere
Le berger Navarrin a venger son parent!

---

99. aux (?) biffé avant ez.- 113. fa barré avant frappant.

LOURDIN

Bergers, que je sois donc aussy de la partie,
Car vostre chanson touche une chorde qui plait
A mon ceur, que je veux offrir en sacrifice
A qui vouldra venger l'horreur d'un tel forfait.

RUFFIN

Despuis sa triste mort, nostre fertile terre
Ne produyt que chardons au lieu de belles fleurs,
Et le bruslant soucy qui tout le ceur me serre, [147]
C'est des Francois sans foy, damnables & trompeurs.

CYPRIN

O chesnes trop heureux d'avoir pris accroissance
Au terroir esloigné de nostre nation,
Celle qui fut jadis n'est ores plus la France
Car on n'y scait que c'est de la religion!

LOURDIN

O religion saincte, Astrée venerable,
Avez vous dit adieu pour jamais aux Francois ?
Helas, ou estez vous, quel lieu moins detestable
Pour l'horreur des brigans vous tient emmy les boys ?

PERESIN

Pasteurs tous animez d'une belle influence,
De si tristes chansons finissez la cadence,
Car ce qui est perdu ne se peult recouvrer
Icy bas, mais au Ciel nous le pourrons trouver
Un jour, tous desliez de ceste lourde masse [148]
Qui nostre soing retient en ce petit espace,
En ce globe mortel qui n'est qu'un petit point
Au pris de la rondeur qui les astres contient.

---

120. vn (?) biffé avant vne.- 127. Ruffin biffé avant Cyprin.- 133. oui avec i biffé avant estez.- 136. Pâté sur la première syllabe de cadence.

Nous avons tous perdu en perdant le bon prince,
Prince des pastoureaux! & moy, foyblot & mince
Qui n'ay plus a garder ny chevres ny agneaux,
Je veux plaindre mon sort, & les bordz de ces eaux
S'empliront de mes chantz tristes, en souvenance
Du grand Pan ecclipsé de la mais*on* de France...
Cependant, o bergers, de tous les mieux apris,
Je ne scay bonnem*ent* a qui donner le pris :
Tous deux estez scavantz (Lourdin p*our* bon augure
Fut du Ciel destiné a v*ost*re nourriture).
Escoute toutesfois, o aymable Ruffin,
Escoute toutesfois, magnanime Cyprin :
Quand demain vous yrez au fond de ceste prée [149]
Po*ur* danser, honorant sur la belle vesprée
Le nom de Marion (que je veux imprimer
Sur l'escorce poly de maint jeune cormier),
Pasteurs, je vous supply de prendre un peu de peyne
De vous resouvenir des chansons que sur Seyne,
Jeunes vous entoniez (Seyne du beau Paris,
Pasteur Roy des beautez le sejour tres exquis).
De moy, je charmerois volontiers de ma lyre
Les foretz, imitant du bon berger Titire
Les admirables traitz, qui premier en ce lieu
Chanta, si haultem*ent* favorisé d'un dieu,
Mais il n'y a pour moy en ceste t*er*re saincte
Que suject de douleur, de larmes & de plainte."

---

144. ot (ou, peut-être, otz avec la dernière lettre barrée) paraît avoir été ajouté à une première rédaction foyble.- 146. Pla biffé avant Je ; les bordz au-dessous de le long qui est biffé.

73 . A Mes^rs de Ruffec [150]

On ne vit oncq deux freres plus p*ar*faictz
Que ces deux cy, dont l'origine belle
A rendu clair leur nom en tout effectz,
Signes d'honneur & de gloire immortelle :
O couple heureux, o maison fortunée
Qui se joindra a ce double hymenée!

TITRE : ruffec, biffé, est remplacé par fig..., nom qu'un pâté rend illisible.- 3. Ce vers au-dessus de Pousse leur ceur a tous oraues effetz, qui n'est pas biffé.- 6. ce remplace ton, biffé.- 5-6. On trouve au bas de la p. 151 les vers suivants :

O couple heureux o beaute fortunee
Qu'Amour (var.: Qui se) joindra a si bel Hymenee.

74 . Cartel

Ces chevaliers de fer & de courage
Venoint armez, dames, pour fe*re* voir
De leur valeur quelque insigne presaige.
Mais le destin, en ung lieu sombre & noir,
Les *con*finant loing de v*ost*re visaige
Les tient navrés d'un cruel desespoir,
Si voz beaux yeux, le soleil de leur vie,
Ne leur remet la liberté ravie.

O beaux soleilz dont les lumieres belles
Chassent l'horreur des nuages affreux!
O yeux divins dont la vive estincelle
Rend tout object devant soy tres-heureux!
Rares beautez prises sur le modelle
De la beauté du grand me*stre* des dieux,
Las, esclairez d'un rayon pitoyable
Les deux heroz en ce lieu deplorable!

---

6. Ilz sont n., biffé.- 16. eff, biffé avant deplorable.

75. [151]

Si tu reluys d'un beau soleil,
O nuyt hureuse, & tes tenebres claires
Font *que* la mort entre au tumbeau
Et la vie renaist, finissant noz miseres,
C'est a tort que nuyct l'on t'appelle,
Nuict, mere du soleil, hureuse & belle.

76. *A monsieur du Lourdoy sur sa devise* [153]

Les cygnes consacrez a la belle Cypris
Sur voz armes depeints ont l'apparence belle
Pour monstrer la candeur de vostre ame fidelle,
Qui de rare bonté sur toutes a le pris.

Rien ne se trouve beau, admirable ou exquis
Qui ne soit figuré dans le parfaict modelle
De sa nette blancheur, dont le merite excelle
Tout ce qui dans le rond du ciel se voit compris.

Les cygnes en mourant, d'une voix pitoyable
Franchissent leur trespas, mais la voix lamentable
Qui sort de vostre bouche avec larmes & pleurs,

Lorsque vous regrettez l'agreable presence
De la rare beauté qui vous maistrise en France,
Font mourir qui les oyt, temperant voz malheurs.

---

8. sou biffé avant dans.

77. [155]

Amour dans voz beaux yeux niché, a la mesme heure
Que premier je vous vy s'eslancea dans mon coeur,
Et si bien y grava vostre pourtraict vainqueur
Qu'il n'en pourra sortir jusques a ce qu'il meure.

Mille & mille tourmentz pour vous despuis j'endure,
Ne daignant m'advouer pour vostre serviteur,
Car il vous plaist d'user envers moy de rigeur,
Qui est de mon espoir la mortelle blesseure.

Mais le constant dessein que j'ay faict en moy mesme
De mourir pour voz yeux rend mon amour extreme,
Plus vostre cruaulté redouble ses effortz.

Belle, soyez moy doncq desormais secourable,
Car pour me pouvoir rendre a voz yeux agreable,
Je vouldrois encourir le hazard de cent mortz.

78.

Quand je suis pres de vous, de mon ame ravie [156]
L'heur me rend tout esgal aux anges bienheureux,
Goustant mille plaisirs aux propos doucureux
Sans lesquelz ung seul jour je ne serois en vie.

Et puis quand je vous laisse, il me reprend envie
De retourner vers vous, que je suis en tous lieux,
Si non du corps, au moings de l'esprit & des yeux,
Qui ont despuis ung mois vostre beauté suivie.

Que ne suis je un oyseau pour voller pres de vous,
La nuict quand vous dormez! Le caquet trop jaloux
N'auroit que voir sur moy, car d'une aysle tres-promte

Je m'en revoleroy apres avoir baisé
Voz beaux yeux, vostre bouche & vostre sain prisé,
Dont la nette blancheur celle du lis surmonte.

---

11. voir : lecture incertaine.

79.

Comme le cerf navré de la flesche meurtriere [157]
Brossant par les foretz cuyde s'en despetrer
Mais il haste sa mort, faisant tousjours entrer
Au travers de son flanc la flesche toute entiere,

Ainsy l'air gratieux & les douces caresses
De l'entregent courtois qui vous est familier
Ont sceu si vifvem*ent* tous mes espris lier
Qu'il fault que v*ost*re nom je reclame sans cesse.

Ou bien si je voulois bannir de mes pensées
L'image tant aymé de voz rares beautez,
J'esprouverois soudain toutes les cruaultés
Et les tourmentz affreux des personnes damnées.

Jamais au*ltr*e beauté n'esmouvra mon courage,
Au*ltr*e dame jamais ne pourra m'enflammer,
Jamais p*our* au*ltr*e object je ne veux rallumer
Le feu dont voz beaux yeux me tiennent en s*er*vage.

Plustot q*ue* dire adieu a voz beautez, m*ai*stresse, [158]
Je veux mourir heureux en vous baysant les mains
Car aussy bien j'attens cent regretz inhumains
Qui loing de voz beaux yeux me tiendront en detresse.

Que je meure plustot au son de la parolle
Que vous me vouldrez dire en vous disant adieu,
De mon ceur vous ouvrant alors tout le milieu,
Et qu'en si doux trepas mon ame au Ciel s'envole!

Ou s'il fault que je vive en ceste dure absence,
Tousjours, tousjours je veux penser & repenser
En vous, mon cher soucy, que je veux devancer
En memoire, en amour & fidelle *con*stance.

Puisq*ue* de vo*st*re amour je n'en porte aulcun gage,
Helas! oublirez vous cil qui vous ayme tant
Aussy tost qu'il s*er*a de voz beaux yeux absent ?
Non, je ne le crois pas, vous estimant si sage.

Le malheur est qu'il fault q*ue* de vous je m'absente,
Le malheur est qu'il fault q*ue* je vous dise adieu,
Malheur quand je ne puis vous monstrer le milieu
De mon ceur languissant d'une amour trop *con*stante.

Luth, fidelle tesmoing de ma triste pensée, [159]
Desormais au*ltr*e chant, desormais au*ltr*e son
Je ne veux avec toy premediter, sinon
Le regret q*ue* j'auray quand je l'auray laissée.

Les haultz monts divisantz l'Italie de France
Separeront aussy noz corps trop esloignez,
Mais noz ceurs s'uniront, belle, si vous daignez
Vous souvenir de moy d'une ferme *con*stance.

Adieu donc, o beauté, de toutes la plus belle!
Je te laysse mon coeur en gage de ma foy,
Et sans ceur, sans espoir, sans vie je m'en voy :
Helas, a ce depart tu m'es p*ar* trop cruelle!

Que je bayse tes yeux, q*ue* je bayse ta face,
Que je bayse ton sein, q*ue* je bayse tes mains,
Puis qu'il s'en fault ˡler, & q*ue* je bayse au moings
Ceste bouche, l'honneur de ta divine grace!

O desertz escartez, & vous, bois solitaires,
De mes tristes soupirs vous serez desormais
Les fidelles tesmoings, car vous n'orrez jamais
Au*ltr*e chose de moy q*ue* plaintes & miseres.

---

36. d'un amour.- 42. d un biffé avant separeront; ceurs biffé avant corps.- 53. foretz et un mot illisible biffés avant O desertz.-55. D'abord on n'orra, biffé.

En terre, en mer, en l'air, rien que son nom aymable [160]
Je ne feray sonner a mon luth tout divin,
Seul ou accompagné, le soir ou le matin,
Tousjours au coeur j'auray sa beauté venerable.

Non, j'ayme mieux mourir, car aussi bien la vie
Vie ne me seroit, privé de voz beaux yeux;
Mes beaux carquois d'amour, mes tirans rigoureux,
Adieu, vostre rigeur m'a la vie ravie!

Si rien apres la mort de vie en nous demeure,
Au moings le souvenir de vostre cruaulté
Tousjours en moy vivra, & de vostre beaulté
Dedans l'ame j'auray tousjours la pourtraicture.

Cent & cent fois adieu, encor adieu, maistresse,
Adieu, je vous vouldrois dire encor mille adieux
De bouche, & ce papier plus que tout pourra mieux
Que moy vous figurer l'horreur de ma tristesse.

72. en ce biffé, remplacé par encor.

80.

Qui est cest Arion, d'ou vient ce jeune Orfée [161]
Dont le luth enchanteur nous ravit tous les sens,
Qui est ce bon soneur dont les parfaictz accentz
Imitent le grand roy a la harpe sacrée ?

-Muse, mon cher soucy, c'est Balard qu'on adore,
Balard, le favory du divin Apollon,
Balard, qui de Phœbus l'unique nourrisson
Par ses chantz amoureux l'Italie redore!

-Puisque c'est donc Balard, verse ton influence
A descrire l'honeur de ses perfections,
A dire les beaux traitz de ses inventions,
Pour se rendre immortel au lieu de sa naissance.

-Son origine feut la grand cité peuplée,
Le beau Paris sans pair, qui sans pair l'a produict
Sur le mont plus prisé ou maint soleil reluyt,
En honeur, en scavoir & richesse estimée.

Il a esté nourry tousjours en son enfence,
Royalement nayssant en la maison d'un Roy
Ou les muses tousjours estoint en noble arroy, [162]
Bien que ce ne fut pas nostre grand roy de France.

Soudain que tu feus né, Balard, les Graces nues
En te baisant trois fois faconerent tes mains
Pour d'icelles charmer par ton luth les humains,
Les eslevant au ciel tout a travers des nues.

Despuis tousjours Mercure a favory l'estude
De ton bel exercice, & Phoebus accordant
Ton luth melodieux, lui mesme t'ensegnant,
Faict que tout aultre son au pris nous semble rude.

Comme un clair ruysselet engendre un doux murmure
Par maint ply & reply de son oblique train,
Ainsy les beaux accords que renco*n*tre ta main
Ont pouvoir de ravir mesme la pierre dure.

D'aultant qu'un geay scait moins chanter qu'une alouete,
D'aultant qu'un rossignol chante mieux qu'un pinson,
De ton luth grave-doux la mignarde chanson
Faict paretre un sabot ma gentile espinete!

Soit que d'un air divin sur la docte musique [163]
Tu faces quelque essay, tu rencontres si bien
Que l'envieux malin n'y trouve a dire rien,
Ny celluy qui entend sa noble theorique.

Soyt que d'un air charmeur ta belle main s'accorde
Avec le grand soneur, l'ornem*ent* des Hebreux,
Tu surpasses, Balard, les jeunes & les vieux
Par le doux mouvement d'une tremblante corde.

Soit que d'un air plus gay tu charmes les oreilles
Des dames, inspirant leur poitrine d'amour,
Qui ne se lassent point de t'ouyr tout un jour,
Si bien tu les repais d'agreables merveilles.

Qui peult mieux d'un balet rencontrer la cadence
Que Balard, qui nous faict baler quand il luy plait,
Sinon des piedz, au moings de l'ame, car il scait
Tous les traitz plus aymez des beaux baletz de France ?

Phrinis, Chiron, Ioppé, Antigenide, Orfée,
Terpandre Lesbien, le charmeur du grand roy,
Bref tous les vieux soneurs sont envieux sur toy [164]
Balard, & tous vaincus te cedent leur trofée.

31. rencōtrent.- 37. charmeur au-dessus de divin (cf. v. 41)

Celuy qui par sa lyre enleva Eurydice
Du milieu des Enfers, a ton luth argentin
Cede ores a bon droict, & le bon Laurencin
A mieux aymé la mort que courir a la lice.

Las! puis que ton bel air les oreilles enchante
Et que tout orgeuil cede a ton jeu dameret,
Ayde moy, mon Balard, ayde moy s'il te plait,
Esmouvant a pitié celle qui me tourmente!

Tu scais que c'est d'amour, & par ton luth d'yvoire
Tu as vaincu tousjours ce que tu as aymé :
Favorise moy doncq, & d'un vers mieux limé
J'espere consacrer ton nom a la memoire.

Je voy bien : tu ne veux au*ltr*e chose pretendre,
Au*ltr*e chose estudier qu'a pouvoir par ton chant
De no*s*tre grand Hercul', de no*s*tre Roy vaillant,
Tout le coeur attirer pour ta musique entendre!

Ce brave Roy orné d'une double courone [165]
Un jour coronera ton chef d'un beau laurier,
Sur tous les bons soneurs te cognoissant premier,
Et moy ce beau presage en ces vers je te donne.

81.

Fy, fy, fy de l'amour [169]
Fy de l'amour cent foys le jour!

Le pouvre amour est descouvert,
Je luy vay bien chanter sa vye!
Il ne me prendra plus sans vert,
Fy de l'amour, je le deffye.
Fy, fy...

C'est un trompeur, un affronteur,
Dont les ruses font les *con*questes
Et son artifice enchanteur,
C'est de changer les dieux en bestes.
Fy, fy...

Sa mine est faicte pour piper
Et son esprit faict pour sa mine,
Il ne peult vivre sans tromper
Et ne peult tromper sans ruyne.

Il prend nayssence en decevant :
C'est un naturel de vipere
Que n*ost*re ame va *con*cevant,
Et puis il faict mourir sa mere!

Il trahist tousjours la *rais*on
Quand elle se plait a l'entendre,
Il met le feu dans la m*ais*on
Et puis se loge dans la cendre!

Il l'allume & l'estaint apres,
Et d'un humeur tousjours *con*traire
Faict tousjours de *con*traires traitz,
Sinon que c'est tousjours mal *fere*.

Texte sur deux colonnes à la page.- 6. dont l.c.

Le plus doux de sa cruauté,
C'est que bien tost elle est finie
Puis que la plus longue beauté
N'est qu'une courte tyrannie.

Ou vous aymez l'estant aussy,
Ou vous aymez sans qu'on vous ayme :
C'est diversité de soucy,
Mais le malheur est tousjours mesme.

Si l'amour unist voz espritz,
Vous venez a la jouyssance,
De la jouyssance au mespris,
Du mespris a la repentance.

Si vous estes seul *con*sumé,
Vous avez bien de l'exercice :
Aymer & n'estre point aymé, [170]
Ce n'est pas amour, c'est supplice!

Mais son pouvoir n'a point de lieu
Quand nous cognoissons qui nous sommes :
Il ne *com*mence d'estre dieu
Sinon quand nous cessons d'estre hommes.

Les dieux aussy bons *que* puyssantz
Se vengent tousjours du parjure,
Mais l'amour le prend pour encens
Et n'a point d'offrande plus pure.

Les fables qui nous en font peur,
Je ne scay *com*me on les a creues :
C'est un pigmé, un nain trompeur
Qui n'est bon que *con*tre les grues!

Si vous luy resistez un peu
Il ne vous faict charge qui vaille :
Ceux qui redoutent tant son feu
Ne sont que des hommes de paille!

C'est une folle passion
D'ames continument trompées,
Une vayne occup*ation*
De personne non occupée!

Une de noz affections
Que nous faisons dieu pour la craindre,
Et de noz imperfections
Ses perfections faisons peyndre.

No*st*re desir est son flambeau,
No*st*re fureur son estincelle,
No*st*re aveuglem*ent* son bandeau,
No*st*re legereté ses ayles.

No*st*re inconstance le soutient,
Noz propres humeurs le *con*seillent,
No*st*re esperance l'entretient,
Et le songe de ceux qui veillent.

Il dira que nous avons tort [171]
Et qu'au moings la beauté luy reste,
Contre qui rien n'est assez fort,
Estant une force celeste.

Mais enfin ce qui vient des cieux
Tient du bien de son origine :
La beauté n'est qu'un mal des yeux,
Dont l'absence est la medecine.

---

70. les c.- 72 Un paraphe du même genre que celui -terminal- qui suit le vers 80 occupe le reste de la page.

82 .

Jugement d'une damoiselle qui trouvoit incommodité [172]
a tous aultres instrumens que le lut

Puis qu'il fault qu'a present mon jugem*ent* je dise
Des meilleurs instrumentz, qu'on me mette en avant
(Pour la perfection) un instrument a vent :
Il faict tourner le nez, le visage il deguise;

Quand aux lourdz & pesantz, rien ou peu je les prise
Bien qu'ilz remplissent fort, pour ce qu'ilz sont souvent
Malaisez a monter, & fault pour le devant
Le derriere tourner : quittons les pour l'eglise!

Mais sur tous l'instrument me plaist qui portatif,
Au lict, en chambre, aux champs, par tout recreatif,
Quand il est detendu, de deux doitz se rebande;

Las! le manche glissant, conduit avec la main,
De sa *con*cavité (au maniment, soudain)
Me rendant ses douceurs, faict qu'aussy je me rende.

---

6. quil remplissent.

83 .

Aymer bastir, faire beau jeu,
Sont les chemins de l'hostel Dieu.
Ne faire rien & bonne table
En fin rend l'homme miserable.

84.

Il n'y a sous le ciel rien de si deplorable [190]
Que l'estat malheureux ou je me voy reduyt
Agité de douleur sans cesse, jour & nuict,
N'esperant jamais estre aultre que miserable.

Au plus nayf primtems du cours de ma jeunesse,
Amour de son flambeau a esclairé mon ceur,
Y logeant au milieu le pourtraict enchanteur
D'une belle, gentille & cruelle maistresse.

Quand premier je la veis, le charme de sa veue
Penetra tous mes sens, & son doux entretien
A l'instant me rendit de telle facon sien
Qu'aultre oncques ne pourra rendre mon ame esmeue.

Je n'en blasme le Ciel, ains en veux benir l'heure,
Le suject estant tel que tant que je vivray,
Sa grace & sa beauté partout je chanteray
Et seray tousjours sien jusqu'a ce que je meure.

Beauté, bel ornement de la belle Florence,
Fault il donc sans pitié qu'un depart rigoureux
Me separe, cruel, si tost de voz beaux yeux,
N'esperant jamais plus de vous revoir en France ?

85.

Quand loin de Palestine & des Champs Idumées [192]
Aux eaus de Babilon nous fumes arrivez,
Quictant noz lieux plus doux & noz citéz aymées,
Dont (helas!) a jamais nous nous voyons privés,

Noz yeux feurent changez en fontaines de larmes
Pour appayser le Ciel contre nous irrité
Et pour pleurer Sion, que la fureur des armes
Devoroit comme un feu nuict & jour allumé.

Aux arbres d'alentour noz lyres nous pendismes,
Leur imposant silence en cest esloignement,
Et de noz lutz muetz les nerfz nous destendismes,
Repaissant noz espritz de douleur seulement.

Ceux qui nous conduisoint en ce triste servage
Ou l'ire du Segneur nous alloit confiner,
Voyant pendre noz lutz aux saules du rivaige
Nous pressoint de les fere encores resonner :

"- Recitez, disoint ilz, dessus voz luts d'ivoire [193]
Les hymnes qu'aultresfois vous avez recitez,
Ce pendant que Sion jouÿssoit de sa gloire
Et s'alloit eslevant sur les aultres citez.

-Las! comment dirons nous, nous a qui la voix tremble,
Les hymnes du Segneur en ces prophanes lieux,
Ne comment pourrons nous fere sortir ensemble
Des chantz de nostre bouche & des pleurs de noz yeux ?

Titre : PSEAUME CXXXVI | Par le Sieur DV PERRON (P).- 2. babilone avec e biffé (ms.).- 3. noz lieux plus doux] nos plus doux lieux (P).- 4. voy ons (ms.).- 6. irrité] animé (P). 9. nous lyres (ms.).- 18. vous au-dessus de nous, dont l'initiale seule est biffée.- 23. Ne] Et (P).

O fille de Syon si doulce a ma pensée,
Pour qui je coule en pleurs & de jours & de nuictz,
Pourray je bien te voir de mon ame effacée
Et t'aller oubliant au fort de mes ennuytz ?

Non, que plustost ma main languisse de paresse,
Oubliant de son lut le doux ravissement,
Que seule tu ne soys ma joye & ma tristesse,
Et que rien ne console en ce bannissement!

Plustost dans mon palais ma voix soit etoufée [53]
Et ma langue se sente a mes doix attacher,
Que le cruel vainqueur remporte ce troffée
Et que jamais sans toy rien me puisse toucher!

Mais, o Segneur, aussy ne metz en oublyance
La famille d'Edon qui triomphoit de nous
Lorsque tu nous privois de Ta saincte alliance
Et versois dessus nous le fiel de ton courroux.

-Ruynés, disoint ilz, ceste cité superbe,
Saccagez son sainct temple & ses beaux ornementz,
Esgallés ses palais a la hautur des herbes
Et destruisez ses murs jusques aux fondementz!

-Fille de Babylon, race ingrate & mauldite,
Heureux qui te rendra le mal que tu nous fais,
Balancant ton salaire a l'esgal du merite
Et mesurant ta peyne a tes propres mesfaictz.

Heureux qui de douleur sentant son ame ateinte [54]
Ira d'entre tes bras tes enfans arracher,
Et de leur sang pollu rendra la terre taincte,
Froissant leurs tendres oz encontre le rocher!

---

26. & de j. & de n.] & les j. & les n. (P).- 28. Et] Ou.- 30. lutz (ms.).- 32. ne console (ou, peut-être, no[us] c.] me c. (P).- 34. doix attacher]dents s'a. (P).- 39. de au-dessus de la ligne (ms.); Quand tu foulois aux pieds ta sacree alliance (P).- 40. dessus nous] sur les tiens. -43. des herbes] de l'herbe (P).- 47. salaire & (ms.); ton salaire] le salaire (P).- 52. oz] corps (P).

I. L'anthroponyme du *Vernet* n'est pas très rare dans le Midi; parce que le duc d'Epernon toutefois recrutait volontiers ses hommes de confiance en Gascogne, et tout particulièrement dans son Comminges d'origine, on est ici tenté de mettre ce nom en rapport avec *Le Vernet* près de Muret. Du temps de Pérez, la seigneurie du Vernet était très partagée (DUTIL, II, 219), tandis que ceux qui en portaient le nom pouvaient exercer leurs droits ailleurs : et c'est à titre conjectural que nous avons fait figurer à la suite de cette pièce des armoiries -celle des Bertier du Bernet, telles que les a décrites BESONS, n° 680.

L'Histoire ne paraît guère avoir retenu de du Bernet particulièrement remarquable. Ami du musicien Pérez et maître de Boulogne-sur-Mer, le nôtre pourrait bien n'être autre que ce Barthélémy du Vernet que TALLEMANT DES REAUX (I, 240) dit avoir été gouverneur de Calais après avoir été violon et avoir montré à danser aux pages du connétable de Montmorency en Languedoc. Le personnage aurait d'ailleurs échappé à la malice de Tallemant n'eût été sa femme, Antoinette d'Albert (la soeur du futur duc de Luynes, épousée en 1605) : non contente de se trouver mêlée au scandale du *Cabinet Satyrique* (ADAM, 269), cette dame selon Tallemant fut celle qui persuada Boucquinquant qu'il pourrait *culebuter* la reine... Ajoutons qu'à cette époque, elle était déjà probablement veuve.

I, 5. Sur *frissonné*, participe passé passif pris dans un sens actif, v. par ex. BRUNOT II, 436 s.

I, 18. *Entregent* est défini "ciuilitie, courtesie, complement, good carriage" par COTGRAVE; il y a donc quelque pléonasme à flanquer ce mot de l'adjectif *courtois* (79[6]) ou *agréable* (60[4]) comme le fait assez obstinément Pérez : il semble que notre Gascon prenait *entregent* au sens de 'comportement' ou 'abord'.

I, 31. Le masculin *plaint* vit au XVI[e] s. ses derniers moments; chez Pérez, il pouvait s'épauler de l'occitan *planh* 'plainte, lamentation, gémissement' (LEVY).

I, 44. On ne s'étonnera pas de voir apparaître, chez un poète aussi amateur de chansons que Pérez, le thème de la maumariée. Si notre datation est correcte, l'époux grognon dont se plaint la nymphe bolonoise est Antoine d'Estrée, marquis de Coeuvres, le père de Gabrielle.

I, 67. Sur l'élision de *qui* ou de *que* nominatif, v. GOUGENHEIM, 90, B, 1°.

I, 79. Curieusement, le *visage clair* avait été dit *brun* plus haut (v. 17).

I, 82. La déesse britannique est la reine Elisabeth; aucun contemporain ne pouvait s'étonner de voir qualifier de *fée* celle qu'on avait eu si longtemps l'espoir d'unir au duc d'Alençon.

I, 90. *La nymphe ysseue de France* que du Vernet pourrait avoir la tentation de délivrer est Marie Stuart, qui sera exécutée en 1587 après une prison de dix-huit ans. Elle était alors âgée de quarante-cinq ans, et sa réputation de beauté était grande. Issue de France, Marie Stuart l'était au double titre de reine douairière de ce pays (puisque veuve de François II), et de fille de Marie de Guise, épouse du roi d'Ecosse Jacques Stuart.

I, 127. Le *françois Jupin* ne saurait être qu'Henri III, sa *fidelle Junon* la reine Louise, et leur *Mars genereux*, inévitablement, le duc d'Epernon.

I, 135. C'est là un train considérable; à propos d'une mission de Joyeuse en Italie, L'Estoile s'effraie : "on tenait que le voyage dudit Joyeuse, qui y allait à trente chevaux de poste, reviendrait au roi à plus de cent mille écus" (juin 1583).

I, 138. "*Destraper*. To beat, or stamp with the feet; also, to free, rid, cleere the feet from the things intangling them" (COTGRAVE); plus simplement, on notera que l'occitan a le verbe *destrapar* 'lever le camp' (LEVY), c'est-à-dire 'décamper'.

NOTES

2. Je ne sais s'il faut voir dans cette princesse de Vaudémont Catherine d'Aumale (troisième femme de Nicolas de Lorraine, père de la reine Louise) ou bien sa fille Christine. Comme le roi avait conçu le projet singulier de marier cette dernière à son cher d'Epernon, il eût peut-être été gênant que ce dernier l'ait ici pour commère. Mais ce projet d'union, dont L'ESTOILE fait état en novembre 1582, était sans doute, en 1585, oublié depuis longtemps : GIRARD date même de 1581 le refus d'Epernon d'épouser Christine (I, 68)!... Montcassin : Jean de Luppiac de Montcassin, qui avait le gouvernement de la citadelle de Metz depuis 1583.

2, 1. Titan : le Soleil, Hélios, fils du Titan Hypérion et de la Titanide Théia.

2, 15. Destiné pour sera encore longtemps en usage, v. HAASE, 363.

2, 17. Le temps fut en effet suffisamment rude pour qu'à Metz Epernon devienne "malade d'un rhume qui luy est tombé sur la joue" (LUCINGE, 287). Mais il y a peut-être encore un rappel flagorneur derrière ces considérations météorologiques : le 28 juillet 1583, lors de son entrée triomphale à Metz, le duc d'Epernon avait un emblème qui "représentait une montagne enflammée entourée de nuées déchirées par les éclairs et de figures d'aquilons soufflant vents et tempêtes, avec en exergue la devise Adversis clarius ardet" (MOUTON, 121).

2, 31. Limité 'fixé, prescrit', latinisme dont le français use dans la locution "en temps limité".

5. Je ne sais qui est le seigneur Julian Cesarino. Pérez lui a en outre dédié la pièce suivante, tout au moins on peut le conjecturer au vu des initiales :

Soneto al nob. & M. sign. G. C. [77]

De la nobil figura il vago punto
Multiplicando se, in fin ritorna
A se stesso, e dun circolo se borna
In tutte le sue parti vnito e giunto.
Questa dimensione in voi a punto
D'honore, e di virtu, vi pinge e adorna
Doppo ch'el guido antiquo in voi soggiorna
Che pur ve guida al ciel' don' elo e assunto
Onde come la spera se misura
Triplicemente anchora se figura
L'honore et la virtu ch'in voi si stanno
Il chiaro lume di maggiori suoi
Et la virtu ch'alberga sempre in voi,
Con la fortuna, immortale vi fanno.

Il est possible encore que la pièce qui est immédiatement mise à la suite soit dédiée au même personnage; nous la donnons à tout hasard :

L'honorate virtu ch'in voi influsse
Il Cielo amico hor son libere e sciolte
De l'aspre faticosa, et ria corte
Si, ch'el cor d'alegressa vi traluce

Onde vn nobil desio il cor v'adduce
(Lieto) di sequitar le vie che tolte
V'eranno de le muse e fin a morte
Godere lor fiorita e chiara luce
Se la voglia gentil ch'in me domina
Anagliasse il saper semplice e frale
Nouo toscano in lingua pur diuina
Cantarei la virtu ch'el cor vi spira
Stininlando lardor ch'in lei sadira
Et fa vi al mondo star con pochi tale.

En tout cas, c'est bien au même qu'est dédié ce sonnet :

Del sig[re] Juliano Cesarin la notte del vernerdi santo [152]

Quando fra lunga schiera io vidi inuolto
Il mio signore in nero e sacro manto
E di sue colpe ad impetrar riuolto
Perdon a dio con cor deuoto e santo
Sperai ch'alta pieta del mio gran pianto
Tingesse ancor la neue del bel volto
Ma lasso me che da nuoue armi intanto
Piu crude il fianco fumiui aperto e colto
E pur sapea per piu miadoglia e scorno
Prima ch'io ardessi d'amoroso zelo
In quel per me si suenturado giorno
Che lampeggiando fulminare il cielo
La terra suole al' -che d'ogni intorno
D'atre nubilo cuopre oscuro velo.

5, 9 s. La cohérence de la pensée n'apparaît pas de façon évidente. C'est que Pérez (et nous aurons encore d'autres occasions de le constater) joue volontiers sur deux acceptions d'un même mot : ici, Amour est personnage et sentiment à la fois, et il faut donc probablement comprendre que l'ancêtre de Julian Cesarino est l'Amour en personne, cependant que l'amour embrasera Jupiter, qui délaissant de ce fait son trône, laissera la place audit J. Césarin.

6, 23. Le gris apparaissait déjà comme la couleur du Travail chez Marot : "Car le Noir dit la fermeté des cueurs | Gris le Travail et Tanné les langueurs" (I, 426).

6, 24. Du ciel tousjours rouant est pris mot pour mot à La Sepmaine de du Bartas (IV[e] J., v. 448), où rouer a son sens ordinaire de 'parcourir un circuit'. Chez Pérez toutefois, il paraît difficile de ne pas reconnaître en outre dans rouant l'adjectif "rouan; C'est la couleur ou poil d'un cheval qui a du poil gris ou blanc semé fort épais, et presque dominant sur un poil bay, alezan ou noir" (Furetière). C'est là un procédé (comme eût dit Roussel) que nous avons déjà décelé en 59 : celui-là même qui sera reproché à Racine comme une insoutenable préciosité dans le fameux "Brûlé de plus de feux que je n'en a''umai", où il apparaît pourtant avec une exemplaire discrétion!

6, 40. Image est fréquemment du masculin au XVIe s., v. GOUGENHEIM, 45; MENAGE précisera plus tard qu'il s'agit là d'un trait particulièrement fréquent chez les Gascons (I, 153).

7, 8. Vers où nous dirions envers sera longtemps régulier, v. HAASE, 349.

7, 30. "Trouuer, & treuuer, sont tous deux bons" (VAUGELAS^{a}, 133).

13, 10. Doutez : on attendrait plutôt doutiez, mais la construction reste possible en moyen fr., v. BRUNOT, 445 s. : l'Indicatif renforçant ici le doute nié. Une autre hypothèse consisterait à faire de doutez, non pas un Indicatif, mais une forme archaïque de Subjonctif : v. BRUNOT, 341, qui signales que de telles formes sont constantes chez Monluc, et qui par conséquent en dit l'usage caractéristique des Gascons au XVIe s. (p. 343).

15, 4. Je meure : sur ce type de construction, courant au XVIe s., v. BRUNOT, 447.

15, 14. Aspirer transitif est alors régulier, v. HAASE, 127.

16, 4. Sur les progrès de la préposition de devant Infinitif complément, v. BRUNOT, 458, 4°.

16, 13. Alternatif : j'imagine qu'il faut entendre quelque chose comme 'il faut que je reste près de vous, ou bien que je me résigne à n'exister que de façon intermittente'.

18. Texte en partie réutilisé dans la pièce 47. A la lumière du sonnet précédent, la "belle cité" ne peut se trouver que dans le nord de la France, et au bord de la mer : on songe dès lors à Boulogne (v. la pièce 1). Le Mars victorieux serait alors du Bernet (plutôt qu'Epernon, qui ne séjourne pas à Boulogne), loué d'avoir fait revenir l'âge d'or dans la ville.

Si notre conjecture est bonne, il faut que le séjour de Pérez à Boulogne soit antérieur au printemps de 1587, époque à partir de laquelle le duc d'Aumale, qui avait des prétentions sur la région, y fera régner tout autre chose qu'Astrée. Conformément à ce que suggère la place qu'elles occupent dans le manuscrit, les pièces 12 à 18 paraissent donc datables du printemps de 1586.

19. On peut tirer bien des choses de cette anagramme, et même des noms bien gascons : IOSEPH DE CASTET, par exemple, ce qui n'est pas sans intérêt car il existe justement en bas Comminges (dans le diocèse de Rieux, selon BESONS), une famille Castet de la Serre : et une telle origine géographique paraît bien vraisemblable pour ce M. de la Serre, qui a toutes les apparences d'être le même que celui que Pérez avait déjà mentionné parmi l'escorte de du Bernet (1^{137}). Ceci dit, le nom est bien banal : rien ne nous garantit donc que ce M. de la Serre soit bien le gentilhomme déjà âgé qui mourut en 1635, lors de la sédition de Bordeaux, ayant combattu à pied avec les Gardes "parmi lesquels il avoit longtemps porté les armes" (GIRARD, IV, 196).

21, 5. "Le sieur d'Escure, maréchal des logis" apparaît à la date de 1602 dans la biographie d'Epernon par GIRARD (II, 224) : mais rien ne garantit que ce soit du même qu'il s'agit ici.

23. On connaît par GIRARD un M. de La Roche qui sera successivement lieutenant, puis capitaine des Gardes du duc d'Epernon (III, 314, 340; IV, 184, 191, 268). Ce soldat ne manquait pas d'intérêt pour la littérature : BALZAC lui adressera une lettre en 1623 (n°LIV).

Les trois identifications que -sous toutes réserves- nous avons proposées, de la Serre, d'Escure et de La Roche ne prennent une certaine vraisemblance que de la rencontre de ces trois noms parmi les Gardes du duc d'Epernon; ce qui pourrait laisser croire que Pérez lui-même -apparemment aussi habile au jeu de l'épée qu'au maniement du luth- fit partie de cette troupe.

24. C'est la seule allusion explicite à un voyage de Pérez en Angl[eterre], sauf à voir dans l'incipit de la pièce 20, "Me voicy confiné dans l'Egypte profane" l'expression du désespoir que dut éprouver Pérez à se trouver dans ce pays étrange.

24, 8. Faut-il voir là une allusion au fait que Pérez passe souvent pour un nom espagnol ?

25, 3. Ressembler pour sembler est courant alors, comme le montre le dictionnaire d'HUGUET.

25, 7. Syntaxe très lâche : le sujet de pense est évidemment ame , et non beaux discours.

27, 5. La locution hausser les aisles m'est inconnue; on trouve toutefois chez Ronsard l'expression haulse ton aisle, var. hausse ton vol (éd. Laumonier, IV, 104).

28. Le dédicataire pourrait être le même que dans la pièce suivante, Lor ayant l'air d'une abréviation et certains vers étant passés d'un sonnet à l'autre.

28, 1. Oysillon 'petit volatile'. Du Bartas, entre autres, est familier de la taxonomie pré-scientifique où l'on nomme poisson tout ce qui vit dans l'eau et oiseau tout ce qui vole : v. La Sepmaine, I, v. 424; IV, v. 622 et, à la IVe Journée, le bombyx "Qui d'oiseau se fait teigne, et puis de teigne oiseau".

29. Encore que des options politiques opposées n'empêchent pas l'urbanité, on imagine mal qu'un fidèle du duc d'Epernon, et qui déplorera plus tard la mort d'Henri III, puisse rendre ici hommage à Louis de Lorraine (1555-1588), deuxième cardinal de Guise, le frère du Balafré; pis, qu'il le dise destiné aux plus hautes fonctions de l'Etat! Il ne peut s'agir non plus du premier cardinal de Guise, mort en 1578, ni du second cardinal de Lorraine, mort en 1574 puisque le poème de Pérez semble bien datable de l'an 1586. Quant à Charles de Lorraine (1567-1607), il ne sera fait cardinal qu'en 1589. On est donc conduit à identifier le dédicataire de ces vers à Charles (1561-1587), frère de la reine Louise, cardinal depuis 1578. On l'appelait communément cardinal de Vaudémont mais L'ESTOILE écrit bel et bien "M. Charles, fils du duc de Lorraine, appelé le cardinal de Lorraine" (mars 1578). Si notre identification est bonne, on ne manquera pas de juger bien outré le v. 7 : la Bibliothèque de Madame de Montpensier donne en son n° 4 "Le miroir de bonne grâce, par messieurs les cardinaux de Vaudémont et Joyeuse", et L'ESTOILE explique : "laids en perfection et de mauvaise grâce" (pièces de l'année 1587).

29, 3. L'un des plus prestigieux ancêtres de la maison de Lorraine était Godefroi de Bouillon.

31. A la suite du poème, on lit :

Spirto gentil' de bej costumi adorno
Di richesse d'honor' e virtu rare
Che te fan solo al mondo sensa pare

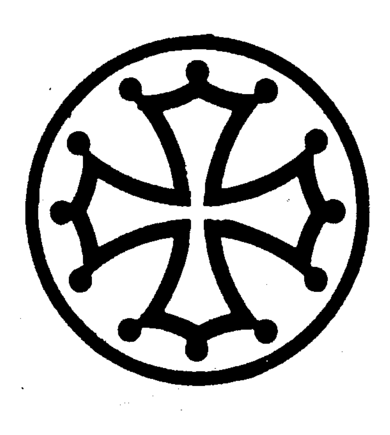
(la fin du dernier v., biffée, était d'abord non hauer pare).

33, note. Sans doute Eudoxe de Cnide, mathématicien, astronome etc. qui, le premier, attribua à l'année une durée de 365 jours et un quart. Je ne sais d'où Pérez tient qu'Eudoxe était à ce point fasciné par le soleil : Diogène Laërce, qui donne tant de détails sur Eudoxe, ne souffle mot de ceci.

33, 6. Feut : pour l'Indicatif après bien que, v. GOUGENHEIM, 134 s.; mais la présente forme, à tout prendre, peut parfaitement être analysée comme Subjonctif, comp. deut 42.

34, 7. Sonde : ce verbe inattendu (on ne peut guère croire que Pérez l'ait mis pour songe, que la rime d'ailleurs interdit; et il ne s'agit pas non plus de fonde, sauf erreur de l'auteur) s'explique peut-être par 'chercher à connaître ce qui est caché aux yeux' d'où, simplement, 'chercher'.

35. Le dédicataire doit être Adrien Le Roy (vers 1520-1599), beau-frère et associé de Robert Ballard dans la maison qui eut si longtemps le monopole de l'édition musicale en France. Adrien Le Roy (mais j'ignore s'il était bien seigneur de St-Laurens) était chanteur, luthiste et compositeur réputé.



SUD

ISBN - 2 - 85616 - 037 - 6

Armes du Duc d'Epernon protecteur de Pérez
Cliché Patric Lasseube

